



HAL
open science

La Pyrénée : regard pastoral sur une montagne entre tradition et modernité

Adrien Latapie

► **To cite this version:**

Adrien Latapie. La Pyrénée : regard pastoral sur une montagne entre tradition et modernité. Littératures. 2011. dumas-00742465

HAL Id: dumas-00742465

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00742465>

Submitted on 16 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Université de Pau et des Pays de l'Adour
UFR Lettres, Langues et Sciences Humaines**

Master 1 Lettres et Civilisation
Parcours Poétiques et Histoire Littéraire

Année universitaire 2010 - 2011



Adrien LATAPIE

LA PYRÉNÉE

**REGARD PASTORAL SUR UNE MONTAGNE
ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ**



Sous la direction de Madame Véronique DUCHÉ-GAVET

À Jacqueline de Romilly

Au seuil de ce mémoire, il m'est agréable d'exprimer ma gratitude aux personnes qui, par leurs remarques et leurs encouragements, ont permis à ce travail de recherche d'être mené à son terme.

Je tiens à remercier Madame Françoise LAVOCAT, Professeur de Littérature comparée à l'université de Paris 7 – Denis Diderot, ainsi que Messieurs Jean-François COUROUAU, Maître de Conférences en littérature occitane à l'université de Toulouse II – Le Mirail, et Pierre DEBOFLE, Conservateur en chef du patrimoine, Directeur des Archives départementales du Gers, dont les indications et les conseils m'ont été précieux, sur les traces de François de Belleforest.

Par son intérêt constant et par les mille soins dont elle entoure ses étudiants, Madame Marie-Françoise MAREIN a grandement contribué à la réussite de cette année universitaire. Puisse-t-elle trouver ici l'expression de ma gratitude.

Enfin, j'adresse des remerciements tout particuliers à ma directrice de recherche, Madame Véronique DUCHÉ-GAVET, qui a si bien su me guider et me rassurer tout au long de cette année de Master 1. Sa patience et son indulgence ont été mises à rude épreuve. Ma plus vive reconnaissance lui soit ici exprimée.

Avertissement au lecteur

L'édition du texte de François de Belleforest que nous avons utilisée pour notre travail est celle de Maxime GAUME (Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1980), reproduction en fac-similé de l'édition Gervais Mallot, in-8, de 1571, à partir de l'exemplaire 1073.b.4 conservé à la British Library.

Les renvois de page qui apparaissent en notes font référence à la pagination de l'exemplaire reproduit.

Lorsque nous citons le texte de Belleforest, nous le transcrivons tel qu'il apparaît dans l'exemplaire reproduit, sans modifier l'orthographe et la ponctuation d'origine. Au XVI^e siècle, ces dernières n'étaient pas encore totalement fixées. Il conviendra donc de ne pas s'étonner de ce que l'on pourrait considérer, à l'aune de notre langue française moderne, comme des erreurs.

Couverture : Asher BROWN DURAND (1796-1886), *Pastoral Landscape*, 1861. Huile sur toile (99 x 152,5 cm), National Gallery of Art, Washington D.C. Don de la fondation Manoogian en l'honneur du 50^e anniversaire de la National Gallery of Art.

Sommaire

PARTIE I

-

UN ROMAN TRADITIONNEL.....	10
I.GENÈSE DE L'ŒUVRE.....	11
Contexte de publication.....	11
Une œuvre de dimension modeste.....	12
II.UN ROMAN « SOUS INFLUENCE(S) ».....	15
La force de l'imitation.....	15
Des traces antiques.....	16
L'héritage de Sannazar et Montemayor.....	19
III.RESPECT DES CODES DU GENRE.....	22
Le cadre bucolique.....	22
Des personnages stéréotypés.....	24
Une intrigue mince.....	27

PARTIE II

-

UN ROMAN NOUVEAU.....	29
I.LES SINGULARITÉS DE LA PYRÉNÉE.....	30
Un ouvrage unique dans l'œuvre de son auteur.....	30
L'appropriation des topoi.....	31
L'affaiblissement des références mythologiques.....	34
II.UNE ENTREPRISE DE COURTISAN.....	37
La célébration des grands et la dimension patriotique.....	37
Un parti pris catholique.....	41
III.LE PREMIER MAILLON FRANÇAIS DE LA CHAÎNE.....	43
Un ouvrage inachevé ?.....	43
Belleforest et ses successeurs.....	45

PARTIE III

-

UN ROMAN PYRÉNÉEN.....	47
I.UN DÉCOR ORIGINAL.....	48
Réalité géographique ?.....	48
Une frontière ou un lien ?.....	49
Une nouvelle Arcadie.....	50
II.DES INDICES AUTOBIOGRAPHIQUES.....	52
Comme un retour (à la terre natale).....	52
Philarète ou Belleforest.....	53
III.DES PYRÉNÉES FANTASMÉES ?.....	55
Le locus amoenus revisité.....	55
Belleforest cosmographe ?.....	56

Introduction

Ἄδιον, ὦ ποιμήν, τὸ τεὸν μέλος ἢ τὸ καταχές
τῆν' ἀπὸ τᾶς πέτρας καταλείβεται ὑψόθεν ὕδωρ.

Berger, ton chant est plus doux que le murmure
de la source qui coule du haut de ce rocher.

(Théocrite, *Idylles*, I, v. 7-8)

La classification des œuvres littéraires se pratique depuis l'Antiquité. Si elle est souvent pertinente et efficace, elle peut aussi se révéler réductrice, voire inopérante. Ainsi, certains critiques citent le « genre pastoral », mais cette catégorie n'en est pas une. On pourra parler de « littérature pastorale » ou de « tonalité pastorale », de manière sans doute plus juste.

Avant de pousser plus avant, il convient de s'attacher quelque peu à un adjectif que nous serons amenés à citer fréquemment au cours de notre étude : pastoral. Son origine est latine : *pastōr*, *pastōris* est un nom masculin qui désigne « celui qui fait paître des brebis »¹, le pâtre, le berger. Ce terme vient donc inscrire la littérature qu'il qualifie dans un contexte campagnard, au milieu des champs où paissent les moutons.

La littérature pastorale trouve ses origines dans la Sicile grecque de l'Antiquité, au III^e siècle avant notre ère. Le premier, Théocrite rédige de petites pièces poétiques qui se caractérisent par une action simple, un nombre restreint de personnages et, pour la plupart, un cadre bucolique : ce sont les *Idylles*. Les sens y sont très sollicités : musique des pipeaux, parfum des bois et de la bruyère, lumière des paysages, chants et rires des bergers et de leurs compagnes... Cette poésie est narrative et se pare souvent des atours du réalisme. Les tableaux agrestes y sont saisissants de justesse et de netteté. Les descriptions, comme les passages narratifs, portent la marque d'un style qui se veut alerte et libre, naturel et accessible. Ces caractéristiques lui seront d'ailleurs parfois reprochées au cours des siècles, lorsque certains estimeront que Théocrite n'a pas gommé suffisamment quelques aspects triviaux, ou jugés comme tels.

Dans la lignée directe de Théocrite, on trouve des traces pastorales chez Virgile, dans ses deux ouvrages majeurs. Dans les dix églogues qui composent les *Bucoliques*,

¹ Félix GAFFIOT, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934.

apparaît la peinture vive et colorée d'une nature idéale, propice à la rêverie et à de courts dialogues entre les bergers. Il sera aussi question de pâtres dans les *Géorgiques* ; pourtant, dans ce dernier ouvrage, il sera plus délicat d'évoquer la tonalité pastorale : en effet, la nature et les travaux des champs sont présents, mais la description qui en est faite n'est pas idéalisée, même si elle demeure méliorative.

Par ailleurs, on peut percevoir, dans les textes de Théocrite et de Virgile, une dimension politique qui se retrouvera de manières diverses dans les textes ultérieurs. Le cygne de Mantoue est l'archétype du poète courtisan, qui exalte la grandeur augustéenne et tente de donner à Rome un prestige universel. Chez Théocrite, cet aspect est moins frappant, mais une lecture attentive permet de déceler des accents courtisans.

Il faut attendre le II^e ou III^e siècle de notre ère pour que la tonalité pastorale fréquente un autre genre que la poésie. Le roman est alors un genre nouveau, que n'avait pas envisagé Aristote. Pourtant, très rapidement, avec *Daphnis et Chloé*, on assiste à la naissance de ce que la postérité appellera le roman pastoral. Longus imagine deux bergers, épris l'un de l'autre, que divers éléments s'attachent à séparer, au fil de péripéties qui ne permettent pas de douter de l'issue heureuse de l'intrigue. Cette dernière ne peut suffire à expliquer que cette œuvre ait traversé les siècles : l'action est fort simple, assez peu développée. L'éducation sentimentale des deux héros constitue le cœur du texte. Le cadre est idyllique, la nature riante et accueillante. Daphnis et Chloé sont, comme il se doit, de beaux jeunes gens parés de toutes les qualités. Tout semble n'être que perfection et harmonie.

Ainsi, nous voyons établis, dès cette époque reculée, les principaux fondements des règles du roman pastoral : une nature idéale, préservée des rigueurs du temps et des dangers, dans laquelle évoluent des bergers de théâtre, tout en culture et sensibilité, une intrigue bâtie autour de considérations amoureuses, des références mythologiques...

La tonalité pastorale traverse une période de silence jusqu'au XVI^e siècle, où la redécouverte des richesses de l'Antiquité aiguise l'intérêt des hommes de lettres pour cette littérature. C'est en Italie, en 1502, que lui seront rendues ses premières lettres de noblesse, grâce à *L'Arcadie*, de Sannazar. Ce dernier imagine un pays merveilleux, en tous points idéal, peuplé de bergers qui conduisent le lecteur au fil de leurs haltes qui sont autant spirituelles que physiques. L'ouvrage n'est pas un roman, sans pour autant être

une pièce poétique. Cette forme mêlée est propice à des réflexions sur l'amour et les sentiments humains, dans un pays de rêve.

Un peu plus tard au cours de ce siècle, en 1559, sur un autre rivage de la Méditerranée, l'espagnol Montemayor renouera avec les conventions bâties par Longus. Cependant, si *Daphnis et Chloé* était un ouvrage relativement modeste par sa taille, la *Diane* se déploie sur sept livres dans lesquels la part dévolue à l'action est modeste. L'auteur accorde une place essentielle aux sentiments des bergers, qui sont étudiés avec finesse. Dans son œuvre se mêlent prose et vers, ainsi que dans *La Pyrénée* avec qui les ressemblances sont nombreuses.

C'est en 1571 que la littérature française se tourne pour la première fois vers la tonalité pastorale. Auparavant, quelques traducteurs, à l'instar de Jacques Amyot, avaient rendu accessibles au plus grand nombre les ouvrages antiques que nous avons mentionnés, mais nul ne s'était aventuré à publier une pastorale nouvelle. Dans un contexte historique difficile, tandis que les Guerres de Religion divisent le royaume, Gervais Mallot édite un petit roman, le premier roman pastoral en langue française. Dans une période grave, l'ouvrage est plutôt léger et vient s'inscrire de manière singulière dans la carrière de son auteur, François de Belleforest.

La littérature pastorale a alors – nous avons tâché de le montrer – une longue Histoire derrière elle. Une histoire diverse et inégale, certes, mais dans laquelle apparaissent des points de convergence évidents. Nous pourrions nous demander, au cours de notre travail, dans quelle mesure François de Belleforest met ses pas dans ceux des auteurs qui l'ont précédé sur les voies de la littérature pastorale, s'inscrivant ainsi dans une tradition établie. Nous ne manquerons pas de nous interroger, dans la continuité de cette démarche, sur ses éventuelles innovations et sur son rôle dans la marche d'une Histoire qui ne s'arrêta pas avec le XVI^e siècle.

Partie I

-

UN ROMAN TRADITIONNEL

I. Genèse de l'œuvre

Contexte de publication

Par grace et privilege du Roy, est permis a Gervais Mallot libraire [...] d'imprimer [...] un livre intitulé la Pyrenee & pastorale amoureuse &c. de François de Belle-forest, Comingeois. [...] a Paris le 27. de Novembre 1570.²

En ces années troublées où les guerres de Religion déchirent le royaume de France, un privilège royal est accordé à Gervais Mallot. Cet éditeur parisien a accepté de publier un petit roman, signé d'un auteur qui jouit alors d'une certaine renommée. En effet, François de Belleforest est à cette époque l'historiographe officiel du roi Charles IX. Catholique fervent, il est très engagé aux côtés du jeune souverain et de sa mère, l'intransigeante Catherine de Médicis.

La fin de l'année 1570 voit s'ouvrir une période de fragile apaisement, appelée Paix de Saint-Germain, du nom de l'édit signé le 8 août. C'est donc dans un calme relatif que sera publié l'ouvrage de Belleforest. Ce dernier affirme, dans sa dédicace à Jean de Villevault, personnage dont l'Histoire n'a, par ailleurs, pas retenu le nom, sinon pour son *Discours memorable du siege mis par Cesar devant Gergovie*³, qu'il s'y consacrait depuis un certain temps : « il a longtemps que je bastissois un mont Pyrenéen »⁴. Vient-il de l'achever ? Ou bien peut-on souscrire à l'opinion de Margaret Collins Weitz⁵ et Michel Simonin⁶, selon laquelle Mallot aurait attendu une période propice pour mettre sous presse *La Pyrénée* ? La question ne peut être tranchée avec certitude, mais il était sans aucun doute préférable d'attendre le retour d'une certaine sérénité, tant il paraît évident que des esprits échauffés, occupés par des querelles d'ordre théologique, n'auraient pu goûter un roman dont la caractéristique principale est, à tout le moins en apparence, la légèreté.

² Extrait du privilège royal pour *La Pyrénée*, p. 140 de l'édition Gaume.

³ Paris, J.V. Cleem, 1559.

⁴ Extrait de la dédicace, *op. cit.*, p. 136.

⁵ M. COLLINS WEITZ, « François de Belleforest's *La Pyrénée* : the First French Pastoral Novel », p. 329, n. 17.

⁶ M. SIMONIN, *Vivre de sa plume au XVI^e siècle ou la carrière de François de Belleforest*, p. 118, n. 3.

Il faut attendre les premiers mois de 1571 pour que soit publiée *La Pyrénée*, le 20 février. En cette période où se prolonge la Paix de Saint-Germain, Belleforest, qui a su gagner les faveurs de la Maison royale grâce à des œuvres telles que le *Chant funebre sur le trspas [sic] du treshaut, tresmagnanime, & treschestien Roy des Gaules, Henry deuxiesme de ce nom*⁷ ou *L'Histoire des neufs roys Charles de France*⁸, conserve une réputation de courtisan, une tendance qu'il n'oubliera pas tout à fait dans ce petit roman pastoral...

Une œuvre de dimension modeste

Ce roman nous est parvenu sous un titre, *La Pyrénée*, qui n'est en réalité que la version abrégée du titre initial, beaucoup plus ample, selon la mode de l'époque. Ainsi, François de Belleforest avait intitulé son ouvrage *La Pyrenee, et pastorale amoureuse, contenant divers accidens amoureux, descriptions de paisages, histoires, fables & occurrences des choses advenues de nostre temps, servant comme l'avant-coureur de l'Adolescēce : divisée en deux livres*.

La division de l'ouvrage en deux livres n'a rien de surprenant. Traditionnellement, un roman pastoral est divisé en journées⁹. L'arrivée de la nuit marque une interruption de l'action, ou plutôt de l'activité des personnages, ainsi que nous le voyons à la fin du premier livre de *La Pyrénée* : « Le complot pris de revenir lendemain, chacun s'en alla en son logis rural »¹⁰. François de Belleforest respecte cette tradition, et chacune de ces deux parties correspond à une journée différente.

Elles sont écrites en prose, en langue française. De courts passages poétiques entrecourent la narration. En effet, les bergers du roman pastoral sont des personnages sensibles et délicats, parés de nombreuses qualités, parmi lesquelles un net penchant pour l'art poétique. L'usage de la langue française dans cet ouvrage peut surprendre, dans

⁷ Paris, Pierre Gaultier, 1559.

⁸ Paris, Pierre L'Huillier, 1568.

⁹ Ainsi, le titre complet du premier livre des *Bergeries de Juliette*, de Nicolas de Montreux, vaste roman pastoral publié dans les années 1580, fort rare de nos jours, était *Le Premier Livre des Bergeries de Juliette auquel par les amours des Bergers et Bergeres, l'on void les effects differents de l'Amour, avec cinq histoires Comiques, racontées en cinq journées, par cinq Bergers, et plusieurs Echoz, Enigmes, Chansons, Sonnets, Elegies et Stances. Ensemble une Pastoralle en vers François, à l'imitation des Italiens*.

¹⁰ *La Pyrénée*, p. 126.

la mesure où Belleforest est originaire du Sud-Ouest. Or, si l'ordonnance de Villers-Cotterêts, signée par François I^{er} en 1539, a amorcé la généralisation de l'usage du français, l'influence des langues régionales est encore prégnante dans tout le royaume, et particulièrement en Gascogne. Cette terre méridionale est fortement attachée à sa langue d'oc et à toute la culture portée par cette dernière. Toutefois, en 1571, la croisade contre les Albigeois et les heures de gloire des troubadours, emmenés par le fameux Bernard de Ventadour, sont lointaines. Et, s'il a grandi dans le Sud-Ouest qui l'a vu naître, Belleforest, animé d'une farouche volonté de réussir à Paris, a dû se faire à l'air de la capitale et adopter un langage approprié.

Ces deux livres sont assez brefs, au regard des développements offerts par d'autres romans pastoraux. Dans l'édition de Gervais Mallot de 1571, in-8, que Maxime Gaume a reproduite et qui est notre édition de référence, le livre premier compte cent vingt-six pages et le second, cent dix-huit. Quelques décennies plus tard, *L'Astrée*, que l'on considère souvent comme le roman pastoral par excellence, s'étendra sur des milliers de pages. Sans doute cette dimension quantitative, nettement défavorable à *La Pyrénée*, a-t-elle joué un rôle dans le désamour du public pour ce « petit » roman, jugé, peut-être un peu hâtivement, trop bref pour être abouti.

Outre ces deux livres, l'édition Mallot comprend la dédicace à Jean de Villevaut, mentionnée précédemment, un extrait du privilège royal et quatre petites pièces liminaires poétiques. Ces quatre pièces sont des sonnets, extrêmement laudatifs, qui célèbrent avec emphase les qualités, réelles ou supposées, de Belleforest et de son ouvrage. La première, signée Jean Thirmoys, est un sonnet où transparaissent des liens d'amitié ; l'auteur tutoie Belleforest et croit voir dans les bergers de *La Pyrénée* une représentation d'amis réels du Commingeois (« une sainte brigade / De tes amis lesquelz comme un entier Pilade / Tu chantes sous des noms quelquefois incogneus »). La seconde pièce, de Pierre Tamisier, autre écrivain contemporain de Belleforest, échappe à la flagornerie et aux louanges quelque peu exagérées, se bornant à une célébration des Pyrénées. Les deux autres sonnets sont signés Jacques Moisson et s'adressent, l'un, « au Seigneur de Villevaut » et, l'autre, « au Seigneur de Belleforest Comingeois ». Sous la plume de l'auteur, ce dernier devient « la gloire des Gascons », ses qualités d'historien sont célébrées, ainsi que l'habileté de sa plume. Les références mythologiques sont

abondantes ; rien ne paraît assez beau pour vanter les mérites de *La Pyrénée* et de celui qui l'a écrite. L'Histoire nous montre que Ronsard tint peu de cas de Belleforest, le jugeant piètre poète ; nous savons aussi que notre auteur ne demeura pas longtemps historiographe royal, car on jugea qu'il manquait de rigueur et de talent. On ne peut donc s'empêcher de sourire à la lecture des éloges qui émaillent ces quatre sonnets : *La Pyrénée* a des qualités indéniables, et s'inscrit honorablement dans la lignée de ses prédécesseurs, mais voir en elle un chef d'œuvre impérissable est sans doute excessif. Par ailleurs, le décalage manifeste entre l'éclat des compliments et la réalité de l'ouvrage a peut-être contribué à jeter le discrédit sur ce dernier : ne pouvait-on déceler, dans le ton emphatique de ces vers de qualité moyenne, la marque d'une vanité certaine et de la volonté d'un auteur d'affirmer son propre génie ?

II. Un roman « sous influence(s) »

La force de l'imitation

Au XVI^e siècle, la question des sources des œuvres littéraires se pose avec plus d'acuité qu'à d'autres périodes. En effet, la Renaissance est une époque où l'on redécouvre de nombreux ouvrages antérieurs, en particulier des textes antiques. Ce foisonnement nouveau vient renforcer une tendance qui consiste à considérer qu'une œuvre ne peut avoir de sens et de valeur que si elle consiste en l'imitation d'une œuvre antérieure. Un texte littéraire s'apprécie alors comme une « variante » d'un autre texte, d'une sorte de modèle certainement connu du public. L'un des chapitres de *La Défense et Illustration de la Langue française*, de Du Bellay, ne s'intitule-t-il pas « D'amplifier la langue française par l'imitation des anciens auteurs grecs et romains » ?

Car il n'y a point de doute que la plus grande part de l'artifice ne soit contenue en l'imitation, et tout ainsi que ce fut le plus louable aux anciens de bien inventer, aussi est-ce le plus utile de bien imiter.¹¹

Ainsi, les auteurs s'abritent en quelque sorte derrière le haut patronage d'un de leurs illustres prédécesseurs. La figure de ce dernier est convoquée comme une autorité supérieure : bien loin de cacher ce qui les a inspirés, les hommes de plume affirment haut et fort avoir puisé de la matière chez tel ou tel grand écrivain disparu. C'est cette filiation qui permet à un auteur d'acquérir une certaine position : l'imitation vaut accréditation. L'innovation n'est pas de mise à une époque où l'on considère que la qualité réside dans la tradition.

Pourtant, la notion d'originalité n'est pas étrangère à ce siècle. Une œuvre littéraire se doit d'être originale ; la visée n'est pas de copier aveuglément. On se heurte alors à un paradoxe, ou à tout le moins à une difficulté majeure pour nos consciences d'hommes du XXI^e siècle : comment reprendre un modèle ancien en évitant, d'une part, l'écueil du plagiat et en parvenant, d'autre part, à une œuvre personnelle, aussi originale

¹¹ Joachim DU BELLAY, *Défense et Illustration de la Langue française* [I,8], édition établie par S. de Sacy, Paris, Gallimard, 1967.

que possible ? La question paraît insoluble, pour nous qu'a bercés l'idéologie de la création littéraire, héritée du romantisme.

Il convient donc, à tout le moins dans un premier temps, d'examiner *La Pyrénée* à l'aune de ses prédécesseurs. Certains critiques ont reproché à Belleforest son trop grand conformisme. On peut donc raisonnablement supposer que notre auteur n'aura pas voulu échapper tout à fait à l'air du temps...

Des traces antiques

Se compose donc celui qui voudra enrichir sa langue à l'imitation des meilleurs auteurs grecs et latins : et à toutes leurs plus grandes vertus [...] dirige la pointe de son style.¹²

François de Belleforest est né en 1530 dans le comté de Comminges, définitivement réuni à la couronne de France à la fin du siècle précédent. Des éléments concordants nous indiquent que notre auteur a été élève au collège de L'Esquile, à Toulouse, puis au collège de Périgueux et au collège de Guyenne, à Bordeaux, établissement que fréquentèrent des érudits tels que Montaigne ou Scaliger. Il suit donc une formation classique, formation qui passait alors par l'apprentissage du latin et, souvent, du grec. Pourtant, il semble que Belleforest ne soit pas helléniste.

Or, le titre du roman qui nous intéresse nous plonge d'emblée, par la magie de l'étymologie, dans un monde teinté d'hellénisme : πῦρ a donné naissance aux Pyrénées. Ce vocable grec désigne le feu. Belleforest ne mentionne-t-il pas, dès les premières lignes, « le bruslement aduenu par accident » qui a donné leurs noms à ces montagnes ? Toutefois, s'il évoque un incendie, réel ou imaginaire, c'est uniquement pour écarter cette étymologie. En effet, il ancre rapidement son ouvrage dans le mythe, assurant que

« les enfans de la Nymfe Pyrene fille du fleuve Acheloe [sont] les auteurs du nom de ceste sacrée montaigne, la dedians au nom de leur mere, comme depuis le destroit qui ores porte tiltre de Gibraltar fust honoré du nom des Colomnes de Hercules ».

¹² J. DU BELLAY, *op. cit.*

Il ajoute que « l'antiquité du lieu, le passage des Grecs, la venue de Hercules es Gaules sont plus asseurez que les fables de tel feu consommant les boys, fondant les metaux, & donnant au mont le nom de Pyrenée »¹³. Ainsi se trouve expliqué le nom de la montagne au pied de laquelle Belleforest installe ses personnages. L'auteur de la *Cosmographie universelle* ne s'embarrasse guère de considérations scientifiques, et opte pour la mythologie.

Ce choix est cohérent avec l'esprit même du roman pastoral : les références mythologiques y abondent, les dieux et d'autres créatures semi-divines interviennent dans les cycles naturels, et font l'objet de cultes de la part des pâtres. *La Pyrénée* s'inscrit tout à fait dans cette tradition. Ainsi, les bergers se rendent-ils au « saint Temple du grand Dieu »¹⁴ pour se livrer à des cérémonies secrètes et païennes, dont Belleforest le catholique élude la description : « pour ce le sacre celebré estoit secret & de grande maiesté ie surserray d'en faire le discours »¹⁵. Les nymphes sont présentes partout, personnifiant les cours d'eau. Les dieux interviennent essentiellement lorsqu'ils touchent du doigt les gardiens de troupeaux « qui bataillent sous l'enseigne de la royne de Cythere »¹⁶. Ceux-ci évoquent dans leurs longs discours des épisodes fameux de la mythologie : « Acteon voyant Diane nue »¹⁷, le fil que tissent « les Parques »¹⁸, l'amour de Zeus pour Io (« la fille Inachéenne, se voyant favorisée par le Candiot Iuppiter »¹⁹)...

Outre ces références mythologiques, ils font également preuve d'une culture littéraire antique, comme nous le montre l'évocation de « la desesperee Royne de Carthage voyant voguer en haute mer à la mercy des vens les Nauires & fustes de son trompeur mary le filz du Troyen Anchise »²⁰. Cette allusion à Didon et Énée est un hommage à Virgile, que Belleforest qualifie par ailleurs de « grand Mantouan »²¹, lorsqu'il compare sa propre évocation de la Sabe à celle du Mincio par l'auteur des *Bucoliques*.

La formation de notre auteur transparaît de manière assez nette dans son ouvrage. Il mentionne des éléments célèbres de la mythologie grecque, mais ne convoque

¹³ *La Pyrénée*, p. 2.

¹⁴ *Ibid.*, p. 36.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 49.

¹⁷ *Ibid.*, p. 48.

¹⁸ *Ibid.*, p. 102.

¹⁹ *Ibid.*, p. 13.

²⁰ *Ibid.*, p. 52.

²¹ *Ibid.*, p. 3.

aucune référence littéraire issue du monde grec (tout au plus utilise-t-il la périphrase « Homere Vendomois »²² pour désigner Ronsard), ce qui semble conforter l'hypothèse selon laquelle ses humanités se seraient limitées à l'étude du latin et, vraisemblablement, de textes grecs traduits, puisque l'on connaît l'essor des traductions à cette époque : peut-être a-t-il eu l'occasion de lire *Daphnis et Chloé* traduit par Jacques Amyot.

Belleforest respecte les conventions du roman pastoral, dont Longus avait posé les premiers jalons. La richesse de la nature est célébrée et décrite avec force détails : les paysages sont verdoyants, fleuris, les troupeaux paissent tranquillement dans de grasses pâtures. Quant aux bergers, ils sont aussi poètes et orateurs, et se livrent à de longs développements qui sont autant de prétextes à l'expression des sentiments et à des envolées lyriques émaillées de références à un passé mythique ou fantasmé. Les descriptions des vases ou des objets remportés par les pâtres lors des épreuves sportives auxquelles ils participent permettent à Belleforest de se lancer dans de longs développements, *ekphraseis* qui ne participent en aucune façon de la progression de l'action, où il égrène le nom de héros et de divinités divers :

ce beau arc d'Iuoire [...] sur lequel vous voyez grauees les forces d'Hercules, & les hautz faitz d'armes, avec le foudroyement de Iupiter sur les Geans lors qu'ils voulurent escheler le ciel, & donner l'assault aux dieux. Et au dedans y est surgetee fort mignonnement Pandore avec son vase plein de toutes sortes de bien, & pres d'elle est assise la nourrice de Iupiter avec sa corne d'abondance.²³

En convoquant des références qui, au XVI^e siècle déjà, étaient connues du plus grand nombre et faisaient figure d'autorité, notre auteur tente de donner à son œuvre une légitimité. Il parsème son texte de noms et d'allusions qui résonneront dans l'esprit de son lecteur comme autant d'éléments reconnus et familiers. De plus, il ne puise pas seulement dans l'héritage de l'Antiquité, mais il va aussi s'inspirer d'auteurs plus proches de lui du point de vue du temps chronologique, sans quitter les rivages de cette Méditerranée depuis si longtemps propice à l'intellect.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 208.

L'héritage de Sannazar et Montemayor

L'Europe renaissante s'approprié le roman pastoral tandis que débute le XVI^e siècle. L'Italien Jacques Sannazar publie en 1502 un ouvrage qui fera référence en la matière, à tel point que c'est de son *Arcadie* que sera tiré le nom du lieu idéal qui sert de cadre à toutes les comédies pastorales. Le livre se compose de douze chapitres, dont la succession est rythmée par les haltes des bergers. Les passages en prose et les petits poèmes d'inspiration pastorale, des églogues, alternent de manière régulière. L'action est quasi-inexistante, se limitant aux concours poétiques et aux fêtes païennes des bergers.

Sannazar émaille son récit de références mythologiques. Ses pâtres sont davantage occupés par leurs histoires d'amour – ou, plutôt, par le récit de celles-ci – que par leurs ouailles. Les tâches habituelles des gardiens des troupeaux ne sont pas mentionnées ; ils passent leur temps en occupations diverses, qui tiennent davantage du loisir que du labeur. Et s'ils évoquent entre eux la perte d'un âge d'or, le lecteur lettré pourra penser que leur vie illustre pourtant de manière éclatante les propos de Tibulle :

Ipsae mella dabant quercus, ultroque ferebant
obuia securis ubera lactis oues.
Non acies, non ira fuit, non bella, nec ensem
inmiti saeuis duxerat arte faber.²⁴

En effet, l'une des conventions du roman pastoral, que l'on retrouve dans l'œuvre de Sannazar – et, plus tard, dans celle de Belleforest, est la présence d'une nature hospitalière, et l'absence totale de violence et de conflits. Les bergers s'opposent dans des joutes poétiques ou dans des rencontres sportives, mais leurs sentiments et leurs attitudes sont nobles ou, du moins, ne témoignent jamais d'une quelconque colère.

Certains ouvrages, dont les *Bibliothèques françoises*, de La Croix du Maine et Du Verdier, contemporains de Belleforest, mentionnent *La Pyrénée* sous un titre légèrement différent de celui que lui avait donné son auteur, ajoutant notamment qu'elle est une *Œuvre de fort belle invention, & faite à l'instar de l'Arcadie de Sannazar, avec une grande grace & fort beau langage*. Ces auteurs estiment donc que la parenté entre les œuvres du

²⁴ Tibulle, *Élégies*, I, 3, vv. 45-48 : « Les chênes d'eux-mêmes donnaient du miel et, spontanément, les brebis apportaient aux hommes sans inquiétude leurs mamelles gonflées de lait. Il n'y avait pas d'armée, pas de colère, pas de guerre, et le cruel forgeron n'avait pas, de son art inhumain, introduit l'épée. »

Napolitain et du Commingeois est évidente. Il est vrai que Belleforest lui-même semble y prétendre lorsque, parlant de la Sabe qui coule près de sa ville natale, il évoque « le petit Sebethé Napolitan » qui a « nourry un Sannazar »²⁵, pour signifier la similarité de leurs parcours. Quelques pages plus loin, il fait de nouveau référence à l'auteur de *L'Arcadie*, « le docte, & noble poete Napolitan Sannazar »²⁶, lorsqu'il met dans la bouche de Silvain six vers traduits de l'italien. La traduction est en effet un procédé courant à l'époque, en particulier en poésie.

Si *L'Arcadie* et *La Pyrénée* ont en commun le respect de nombreuses conventions pastorales, elles fournissent aussi à leurs auteurs l'occasion de se livrer à un certain retour sur leur propre histoire. Ce retour est avant tout géographique : tandis que Sannazar retourne, par l'écriture, à Naples, Belleforest retrouve les Pyrénées de sa jeunesse. Tous deux se dissimulent derrière l'un de leurs personnages, auquel ils prêtent certains de leurs traits. Cependant, le roman italien contient des réflexions proches de la philosophie, dont on ne trouve nulle trace dans l'ouvrage du Commingeois. Pour autant, il est évident que ce dernier a été influencé par Sannazar.

La vogue du roman pastoral atteint également l'Espagne. En 1559 paraissent *Los siete libros de la Diana*, de Jorge de Montemayor. Cette comédie pastorale respecte tout à fait les conventions du genre, plus encore que *L'Arcadie* dans la mesure où son auteur ne livre rien de personnel, et ne s'écarte pas de l'alternance classique entre récit en prose et discours des bergers en vers.

La *Diane* accorde une large place aux femmes ; les bergères deviennent des personnages à part entière, qui tiennent des discours amples, à l'instar de leurs compagnons. Belleforest, même s'il nomme un de ses personnages « Misogyne », accordera à la gent féminine une place également importante dans son œuvre, alors que Sannazar préférerait parler des femmes, plutôt que les faire parler²⁷.

Sans aller aussi loin que Margaret Collins Weitz, qui estime qu'il est possible de considérer que la *Diane* et *La Pyrénée* consistent en une présentation de discussions de salon dans un cadre bucolique²⁸, on peut trouver que le principal point commun entre ces

²⁵ *La Pyrénée*, p. 3.

²⁶ *Ibid*, p. 15.

²⁷ Cf. Margaret COLLINS WEITZ, *op. cit.*, p. 326 : « While shepherdesses make a brief appearance in the *Arcadia*, they are heard of, rather than heard. »

²⁸ *Ibid.* : « One might consider these two pastorals to be presentations of salon discussions in a bucolic setting. »

deux romans réside dans la place restreinte dévolue à l'action. Dans ces deux ouvrages, une visite au Temple occupe une place centrale : outre l'allusion à l'Antiquité et à ses usages, Belleforest réutilise un événement que Montemayor avait imaginé avant lui.

On constate donc que la *translatio studii* s'effectue de manière verticale, avec la récupération des modèles de l'Antiquité, mais aussi de manière horizontale (même si l'horizontalité est relative, dans la mesure où Sannazar meurt l'année de la naissance de Belleforest), avec la communication des idées d'un pays à l'autre, à la même époque.

L'Arcadie a été traduite pour la première fois en 1544, par Jean Martin. Peut-être Belleforest a-t-il abordé ce texte dans cette version française. Cependant, nous savons qu'il a publié des traductions d'ouvrages italiens, notamment des *Histoires tragiques*, de Matteo Bandello, prenant ainsi la suite de Pierre Boaistuau. Notre auteur comprenait donc sans peine l'italien ; mais a-t-il, pour autant, fréquenté l'œuvre de Sannazar dans sa langue d'origine, puisqu'il existait déjà une traduction ? Cette question ne se pose pas pour la *Diane*, dont la première traduction française ne date que de 1578, soit sept ans après la publication de la première édition de *La Pyrénée*. Le Comminges se situe au pied des Pyrénées, et l'importance des échanges transfrontaliers a certainement conduit très tôt notre auteur à se familiariser avec la langue espagnole, voire à l'étudier. Il publiera des traductions, de castillan en français, d'ouvrages aujourd'hui tombés dans l'oubli.

La lecture du roman nous apporte la preuve que Belleforest maîtrisait l'espagnol. Ainsi, certains des poèmes récités par les bergers sont rédigés dans cette langue. Les pâtres chantent, accompagnés de leurs instruments « force Madrigales Italiens, & villencicos Espagnols »²⁹. Cependant, Maxime Gaume souligne, dans la note relative à ce passage, que « le texte espagnol ne semble pas très correct, ce qui prouverait que Belleforest a traduit lui-même ses vers français »³⁰. Le castillan est également présent dans le texte, grâce aux devises gravées sur les objets que s'offrent les bergers³¹.

La Pyrénée est donc un roman où les apports culturels sont variés. Singulière alchimie, où se mêlent des éléments issus de l'Antiquité, ce qui n'a rien d'étonnant à l'heure de l'humanisme, et des références venues d'Italie et d'Espagne, terres où le vent de la Renaissance avait soufflé avant d'atteindre la France.

²⁹ *La Pyrénée*, p. 191.

³⁰ N'étant pas en mesure de vérifier cette assertion, faute de maîtrise de la langue, nous en laissons la responsabilité à son auteur.

³¹ *Ibid*, pp. 193-196, notamment.

III. Respect des codes du genre

Le cadre bucolique

Bien qu'il soit difficile de considérer le roman pastoral comme un genre à part entière, un certain nombre de conventions apparaissent. D'aucuns considèrent que la pastorale narrative, qui deviendra pastorale dramatique, est en fait un roman sentimental se déroulant dans un environnement bucolique.

De fait, la nature doit être un lieu accueillant, qui incite au repos, à la rêverie, et à d'autres douces activités. Elle est un cocon propice à l'éclosion des amours de jeunesse, un endroit où le chant des oiseaux se mêle au clapotis de l'eau claire des ruisseaux. Dans un registre tout à fait différent, on retrouve des échos de la nature pastorale dans « Le Dormeur du val » : « un trou de verdure où chante une rivière », « un petit val qui mousse de rayons », « le frais cresson bleu », par exemple, contribuent à brouiller l'horizon d'attente du lecteur qui, connaissant le *topos* du *locus amoenus*, croit devoir assister à une charmante scène légère. L'esprit frondeur de Rimbaud se plaît ici à s'approprier des codes bien établis, pour mieux les déconstruire.

Belleforest se montre plus conventionnel lorsqu'il évoque les « verdoyantes prairies de ton Gaue »³², « la grasse campagne »³³, « la mousse ressaillante sous nos pieds »³⁴, « le long cours de la riche Garonne »³⁵... Les descriptions sont, dans l'ensemble, peu précises, car topiques, se bornant à souligner la fertilité des lieux et, de ce fait, la richesse des pâtures où peuvent s'égarer les troupeaux, sans danger, ce qui laisse à leurs guides tout loisir de s'adonner à leurs passe-temps favoris.

Notre auteur mentionne un grand nombre de rivières ; l'élément aquatique joue un rôle central : les cours d'eau permettent notamment de suivre les déplacements des bergers. Ainsi, l'un deux, Amato, « laissa [...] Baïse, Sabe & Gers, & d'une longue course

³² *Ibid.*, p. 12.

³³ *Ibid.*, p. 68.

³⁴ *Ibid.*, p. 9.

³⁵ *Ibid.*, p. 208.

vint saluer les Nymphes, Cherante, Vienne, Dordonne »³⁶. Les rivières sont des divinités parées de qualités plus admirables les unes que les autres : la Seine est présentée comme « la riche & fertile deesse [qui] embrasse les murs de la grand Cité de Paris »³⁷. Il n'est jamais fait mention des risques que peuvent présenter les cours d'eau qui se fâchent ; les gaves pyrénéens et les rivières de la plaine connaissent des périodes de crue, ainsi que le mentionne Marguerite de Navarre dans le prologue de son *Heptaméron* :

Le premier jour de septembre que les baings des Montz Pirénées commencent d'entrer en leur vertu, se trouvèrent à ceulx de Cauderès plusieurs personnes [...]. En ces baings là demeurèrent plus de trois sepmaines tous les mallades jusques ad ce que, par leur amendement, ilz congurent qu'ilz s'en pouvoient retourner ; mais sur le temps de ce retour vindrent les pluyes si merueilleuses & si grandes qu'il sembloyt que Dieu eut oblyé la promesse qu'il avoit faicte à Noë de ne destruire plus le Monde par eaue, car toutes les cabanes & logis dudit Cauderès furent si remplies d'eaue qu'il fut impossible de y demourer³⁸.

Belleforest semble occulter cet aspect, qui pourrait venir troubler l'harmonie pastorale. Les pâtres de *La Pyrénée* sont « assemblez en un vallon posé entre les monts partissans l'Espagne d'avec la Gascoigne pres les bains salutaires, & heureux de Baignieres »³⁹. Les eaux de Bagnères-de-Bigorre sont réputées depuis fort longtemps pour leurs multiples vertus ; de plus, l'étymologie même de ce toponyme – Bagnères – évoque l'idée de bain. Le choix de cette bourgade, actuelle sous-préfecture des Hautes-Pyrénées, n'est donc pas anodin : il vient renforcer l'importance du rôle joué par l'eau dans le cadre du roman. Cet élément participe de l'esprit irréel et idéal de la pastorale : les bergers conversent sur ses bords, « pres d'un clair ruisseau », et évoquent tantôt une « douce et fresche fontaine » d'où coulent principalement des sentiments amoureux, tantôt les « pleureuses eaux » de leurs larmes. L'eau est propice à la rêverie et aux doux songes⁴⁰.

Hormis ces précisions « aquatiques », le décor est assez peu caractérisé, ce qui révèle que le lieu où se déroule la pastorale narrative n'a qu'une importance relative et ne semble guère influencer sur le cours de l'action. Celle-ci se déroule pourtant, dans *La*

³⁶ *Ibid.*, p. 22.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Marguerite d'Angoulême, Reine de Navarre, *Heptaméron*, édition Renja Salminen, Genève, Droz, 1999.

³⁹ *Ibid.*, p. 7.

⁴⁰ Sur ce thème, voir Gaston BACHELARD, *L'Eau et les Rêves*, Paris, José Corti, 1942, p. 11 : « Si je veux étudier la vie des images de l'eau, il me faut donc rendre leur rôle dominant à la rivière et aux sources de mon pays. Je suis né dans un pays de ruisseaux et de rivières [...]. La plus belle des demeures serait pour moi au creux d'un vallon, au bord d'une eau vive, dans l'ombre courte des saules et des osières. »

Pyrénée, uniquement à l'extérieur. Les deux journées semblent être invariablement douces et ensoleillées, puisque la météo ne trouble en rien les activités des personnages.

La tonalité d'ensemble de la description des paysages est plutôt positive, voire méliorative : même les galets s'adoucissent sous la plume de notre auteur, qui évoque « le graurier délicat de la Sabe »⁴¹, « la frescheur de ses ondes, lesquelles viennent embrasser avec un plaisant murmure les flots de Garonne »⁴².

Toutefois, le lecteur à qui le titre promettait des *descriptions de paysages* peut être surpris de les trouver réduites à leur plus simple expression. Sans doute est-il possible d'interpréter cette absence de caractérisation du paysage comme la volonté de l'auteur de respecter les conventions du roman pastoral : ce dernier n'a pas vocation à être lu comme une œuvre scientifique qui livrerait des indications précises au sujet des Pyrénées, ni même comme un ouvrage d'agrément qui entraînerait le lecteur dans un environnement précis, décrit dans ses moindres détails. La pastorale narrative se déroule dans un lieu idéal, imaginaire, qui ne nécessite pas expressément d'être décrit avec minutie. Le lieu où se déroule l'intrigue n'est là que pour servir d'arrière-plan à cette dernière, ainsi qu'un décor de théâtre, arrière-plan factice et stylisé, sorte de canevas à partir duquel peut se déployer l'imagination du lecteur.

Des personnages stéréotypés

De même qu'il n'accorde pas au cadre naturel de son roman plus d'importance qu'à un décor de théâtre, Belleforest individualise fort peu ses personnages. Ceux-ci sont tous également beaux, jeunes, braves et sensibles. Leur nombre, ajouté à de rares précisions données sur chacun, contribue à égarer le lecteur parmi les bergers Philarète, Silvain, Florian, Amato, Drion, Ergasto, Alexandre, Théophile, Misogyne, Alexis, Philandre, auxquels s'ajoutent les bergères Pyrène, Sydérée, Déiphile, Uranie, Galatée, Chloris, Rose.

Nous savons que ces personnages ont voyagé. Ces voyages leur ont permis de vivre des aventures amoureuses qu'ils se plaisent à raconter à leurs compagnons, ou bien

⁴¹ *La Pyrénée*, p. 12.

⁴² *Ibid.*, p. 209.

d'oublier les déceptions connues au pied des monts qui les ont vus naître. Leurs déplacements sont parfois motivés par l'amour de l'art poétique : ils partent à la recherche de la Muse qui leur fera chanter leurs plus beaux vers. Ainsi, Philarète quitte les Pyrénées,

fasché de la rudesse des dames & aspreté de la solitude des monts [...] & pensant que le repos des villes fust plus propre à la gentillesse de son esprit & douce façon de vie⁴³.

Il part avec l'intention de « rassasier son desir d'aprendre a faire vers, & entendre les parfaitz accords d'une douce Musette ». Comme ses compagnons, il a été « esleué noblement, nourry en grandeur & iadis chery des deesses »⁴⁴. Nos pâtres sont donc des jeunes gens de bonne lignée, instruits et habitués à voyager. Or, au XVI^e siècle, les voyages sont un luxe que la plupart des gens, *a fortiori* des bergers, ne peuvent se permettre. Peut-être Belleforest estime-t-il, quelques années avant Montaigne, que voyager est « un exercice profitable ».

Quoi qu'il en soit, ce constat vient renforcer l'idée que la pastorale narrative se situe loin d'une quelconque idée de réalisme, ou même de vraisemblance. Chercher dans *La Pyrénée* des informations sur les conditions de vie des bergers au XVI^e siècle serait absurde. La vérité historique est absente de ce roman, comme de tous les romans pastoraux. C'est une des conventions supplémentaires de ce type d'ouvrages.

On peut aller jusqu'à dire que les contraintes du roman pastoral se situent autant dans ce que l'on ne doit pas y trouver que dans des éléments dont la présence est indispensable. Ainsi, il faut que les personnages soient des bergers – quelle serait la raison d'être de l'adjectif *pastoral*, s'il en était autrement ? – parés de grandes qualités physiques et intellectuelles, mais il faut surtout que soient absentes les notions d'Histoire et de réalité. Toute fiction pastorale se déroule dans un univers imaginaire, voulu comme idéal. Il est impossible de la dater, tant les indices sont peu nombreux. Le principe de la succession des journées implique l'existence d'une temporalité, d'une alternance entre le jour et la nuit. Les récits des bergers révèlent l'existence d'un passé, et leur intérêt pour toutes les choses de l'amour suggère qu'ils espèrent en un futur. On peut donc déceler

⁴³ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 24.

dans le roman un moment présent, fruit de moments passés et promesse de moments futurs, mais il est totalement coupé de toute chronologie réelle.

Par ailleurs, si les personnages sont bien gardiens de troupeaux, on ne les voit jamais s'adonner aux tâches inhérentes à cette activité. Tout au plus affirment-ils que

non pourtant sommes nous si paresseux que nos bestes demeurent sans pasture, & garde & que noz cabannes, & loges basses ne soient l'hiuer saisonnees de bois & l'esté de verdure, sans que le fromage, noix, chataignes, pommes, & poires, nous defaillent en aucune saison⁴⁵.

Mais le but affiché par chacun est de « dormir a son aise & viure sans tourment pres ses brebietes », en se contentant de ce que leur offre la nature. Ils affirment donc, en quelque sorte, vivre à l'état de nature, qui sera notamment théorisé par Rousseau, quelque deux siècles plus tard ; néanmoins, ils ne manquent pas de souligner assez souvent leur qualité de « bergers Heroiques »⁴⁶. Par ailleurs, ils s'adonnent à des sortes de concours poétiques ou sportifs, mêlant ainsi Jeux Floraux et Jeux Olympiques. Le travail est absent, ainsi que toutes les contraintes physiques. Seuls demeurent, finalement, les plaisirs et les activités qui permettent de conserver une *mens sana in corpore sano*, tout en affirmant que

s'il y a noble compagnie de bergers qui aye à contrecœur l'oisiveté, ceux cy la detestent comme damageable, & la fuyent, comme la ruyne de la jeunesse⁴⁷.

Ces personnages, hors de toute réalité et ne présentant que de vagues traits à l'esprit du lecteur, nous montrent que l'intérêt principal de la pastorale n'est pas incarné par ses bergers de théâtre, mais plutôt par leurs propos. Ils se livrent à des considérations philosophiques, à des développements sur des questions relatives à l'amour : le roman pastoral est immatériel ; il représente, sous la forme de récits d'aventures ou de voyages, des itinéraires qui sont bien plus spirituels que physiques. Cette représentation est maladroite, sans doute assez peu aboutie, mais elle constitue un premier pas vers des analyses psychologiques plus fines et plus approfondies.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 68.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 197.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 4.

Une intrigue mince

Le point de départ de la petite action de *La Pyrénée* est une réunion de bergers, qui s'assemblent pour célébrer « la solennité du grand Pan, qui est le conservateur commun de leurs bergeries »⁴⁸.

Le bal apres le banquet finy, les ieux ayant donné assez de recreation à toute la compagnie chacun estant las, & voulant se reposer durant l'ardeur plus grande du hasle du iour, ils s'assirent sur l'herbe verte & molle pres d'un cler ruisseau tout entouré de Sapins, Erables, & Pins desquelz le pays est fort plantureux & là chascun commença a deuiser de ses amours [...]⁴⁹

François de Belleforest met en place les fondations d'une potentielle comédie amoureuse. Des fils s'entrelacent : Philarète et Galatée forment un couple, mais Sydéree aime Philarète, alors qu'elle est aimée de Florian. Quant à Silvain, il est l'amant de Pyrène. Devant la jalousie de Galatée, Sydéree renonce à Philarète et accepte d'aimer Florian, pour que ne soit pas troublée l'harmonie générale. Cette dernière, pourtant, a semblé menacée par les passions amoureuses. L'intrigue fait long feu, et l'on revient rapidement au badinage sentimental, plus conforme à la tradition pastorale.

Les bergers se rendent au temple du « grand Dieu », afin de lui rendre grâce de les avoir « garentis de péril ». Cette visite au temple est un *topos* du roman pastoral, que l'on trouvait déjà chez Montemayor⁵⁰.

Peu à peu, deux camps apparaissent parmi les bergers : d'un côté, les amoureux et, de l'autre, ceux qui n'ont pas de compagne et se montrent plutôt volages. L'opposition entre les deux partis donne lieu à des débats, mais aussi à des épreuves sportives dont les résultats sont partagés, ce qui ne permet pas d'affirmer que Belleforest s'engage tout à fait d'un côté. Ces épreuves ramènent la pastorale à l'équilibre initial, où tous les bergers coexistent et se retrouvent autour d'activités communes.

En somme, l'action de *La Pyrénée* est peu importante. Conformément à la tradition pastorale, elle réside essentiellement dans les histoires d'amour(s) de bergers

⁴⁸ *Ibid.*, p. 6.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 7.

⁵⁰ Voir M. COLLINS WEITZ, *op. cit.*, p. 327.

qui se piquent de poésie, comme le montrent les chansons qu'ils composent et exécutent. Certains éléments donnent parfois au lecteur l'illusion que des péripéties vont survenir, mais cette impression ne dure guère et l'histoire revient à son point de départ. Par ailleurs, la multiplication des personnages ne facilite pas la compréhension : certains n'interviennent que peu, mais leurs interventions viennent ajouter de la densité à un texte déjà touffu, et l'on en arrive à perdre de vue le fil de l'histoire. Le lecteur doit sans cesse essayer de s'accrocher à ce fil, dont nous voyons qu'il est assez ténu.

Alors que le canevas de *La Pyrénée* – un début d'intrigue amoureuse entre bergers assez peu individualisés, dans un lieu idéal – est tout à fait conforme à la tradition pastorale et en respecte les principales conventions, François de Belleforest ne trouve pas le souffle qui fait les œuvres durables et qui aurait permis à son roman de marquer favorablement les esprits.

Partie II

-

UN ROMAN NOUVEAU

I. Les singularités de *La Pyrénée*

Un ouvrage unique dans l'œuvre de son auteur

De nos jours, François de Belleforest est plutôt oublié. La *Cosmographie universelle* et les *Histoires tragiques* sont les seuls ouvrages qui ne soient pas tout à fait tombés en désuétude, sans pour autant être fréquemment étudiés.

Lorsque paraît *La Pyrénée*, en février 1571, notre auteur traverse une période faste : historiographe du Roi, il a su s'attirer les bonnes grâces des personnes influentes du royaume. Nous savons que cette période de félicité ne durera guère, car on lui reprochera d'être peu exact dans ses récits. Les connaissances actuelles prouvent en effet que sa *Cosmographie* est parsemée d'erreurs, d'approximations et de jugements hâtifs. Il est l'auteur d'une œuvre imposante : poèmes, traductions, adaptations... En 1569, il publie *La Pastorale amoureuse*, ouvrage en vers qui s'inspire très largement de la deuxième églogue de Garcilaso de La Vega. Il s'essaie donc à la littérature pastorale deux ans avant de publier *La Pyrénée*, mais de manière timide, ne faisant guère preuve d'originalité, n'osant s'aventurer à écrire une œuvre en prose.

Deux ans plus tard, il se montre plus audacieux et publie sa propre pastorale. Michel Simonin tente d'expliquer cette audace :

L'homme a gagné les moyens de se pencher sur son passé ; des amis l'y encouragent ; d'intéresser les autres à son aventure : comment ne pas voir dans cette bouffée de lyrisme, fugitive, la récompense que l'on s'octroie, le repos que l'on s'accorde d'un plus grand travail ?⁵¹

Ainsi, *La Pyrénée* serait une œuvre plutôt légère, personnelle, comme une parenthèse entre des travaux de plus grande ampleur. L'hypothèse est convaincante, si l'on considère que l'on a souvent reproché au roman pastoral sa légèreté. Par ailleurs, on peut remarquer que la narration se fait à la première personne, avec un *je* qui pourrait être celui de Belleforest nous disant, à propos de la Sabe, la rivière de son enfance,

⁵¹ M. SIMONIN, *op. cit.*, p. 118.

& de laquelle (comme son nourrisson) ie ne puis moins parler [...], entant que doucement elle m'a esleué, mignardement chery, songneusement enseigné, & hautement honoré avec le los qui me faict cognoistre par toute France⁵².

On perçoit également dans ce propos une certaine satisfaction de l'auteur, le sentiment d'être parvenu à une forme de réussite. Dans un contexte troublé, il publie une œuvre dans laquelle il livre certainement un peu de lui-même. De plus, bien qu'il s'inscrive dans une certaine tradition, il prend un risque, car la mode du roman pastoral n'a pas encore atteint la France, et il n'est jamais facile d'être un précurseur. Le risque est donc double, car il s'expose à une désillusion d'autant plus grande que le roman comporte une part personnelle ; or, il est certainement cruel de voir une œuvre mal accueillie, si l'on s'y est fortement impliqué.

On peut penser que, du point de vue de l'auteur, l'expérience ne fut pas concluante, car il ne publia pas d'autre roman pastoral. De même, il ne semble pas qu'il se soit laissé aller à des confidences à demi-voilées dans un autre de ses ouvrages.

L'appropriation des topoi

Belleforest apporte des modifications sensibles à des conventions relativement figées. Tout d'abord, à l'instar de Montemayor, il accorde une place centrale aux personnages féminins. Les bergères interviennent, même si elles ne se livrent pas à des digressions poétiques aussi importantes que celles de leurs compagnons. Elles remettent à ces derniers des objets variés ou des vêtements, sur lesquels sont gravées des devises :

la maîtresse de Philarete donna a Philandre un roquet fort estroit par les manches, tout de taffetas iaune, bien recamé & fait de broderie & semé de lettres enlaccées de P. & C. & une deuse qui disoit.

My derecho / Me tiene muy satisfecho.

Syderee s'adressant a Florian luy donna un chapeau si bien tissu de Roses, & oeilletz, avec quelque pensee que les Nymfes des prez eussent esté empeschees d'en faire un pareil⁵³.

⁵² *La Pyrénée*, p. 3.

⁵³ *Ibid.*, p. 193.

La séparation des bergers en deux camps, que nous avons mentionnée ci-avant, s'établit autour des femmes : les uns ont une compagne, les autres n'en ont pas, ou en ont trop. Apparaît ici une vision de la femme qui date de temps lointains : elle sème la discorde entre des hommes qui s'entendaient bien et devient, malgré elle, un objet de division. On pourra objecter que c'est la question de l'amour, plus que celle des personnages féminins, qui génère la mise en péril de l'équilibre initial. Cependant, ces deux éléments sont indissociables, dans la mesure où l'amour ne se peut concevoir, dans la pastorale, qu'entre personnes de sexe différent.

La Pyrénée met en scène des bergers occupés par l'amour et tout ce qui y a trait, comme les autres pastorales narratives. Toutefois, Belleforest fait un pas vers l'individualisation romanesque des héros, en donnant à ses personnages quelques traits de caractère propres. Ainsi, Drion est « le berger sans passion »⁵⁴ : on voit donc que s'opposent la passion (amoureuse) et une forme de raison, qui consiste à ne pas se laisser guider par ses sentiments. Quant à Misogyne, son nom ne signifie pas qu'il n'aime pas les femmes, mais plutôt qu'il n'est pas exclusif dans son amour : il n'aime pas une seule femme. Drion et lui ont la « volonté trop volage »⁵⁵ d'après les bergers amoureux, tandis qu'ils estiment que ces derniers sont des « Philosophes Amadisez », c'est-à-dire pétris de l'idéal de l'amant vertueux présenté dans *Amadis de Gaule*, qui ont pour principale occupation de « s'abestir [...] apres les femmes »⁵⁶. Alors que les romans pastoraux qui ont précédé *La Pyrénée* avaient coutume de présenter des bergers qui étaient des personnages assez creux, si bien que l'on eût pu sans peine remplacer les uns par les autres, Belleforest introduit de petites spécificités, quelques éléments qui sont autant de balbutiements d'une construction romanesque plus élaborée. Le comportement et les propos de bergers tels que Drion ou Misogyne apportent une note dissonante à une petite musique pastorale qui aurait parfois tendance à endormir le lecteur par sa trop grande uniformité. Ainsi, au milieu d'éloges de l'amour et de ses délices,

Misogine qui ne vouloit estre estimé aymer les femmes, ny pas une de leurs mignotises ou caresses, dit qu'il ayroit mieux estre blecé en iouant d'un sien compaignon que mignardé, ou acollé de quelle que ce fust d'entre elles : veu que

⁵⁴ *Ibid.*, p. 117.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 118.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 119.

voz acollades sont aussi dangereuses que les embrassements que fait le Singe a ses petits, lesquels il estoufe & suffoque les pensant mignoter⁵⁷.

La comparaison n'est, on en conviendra, guère flatteuse : les propos de Misogyne, plus encore que ceux de ses compagnons, détonnent dans l'atmosphère générale, plutôt feutrée, tant par ce qu'ils expriment que par la manière dont ils l'expriment. Le personnage est singulier, car il se distingue sans cesse des autres. Drion, tout en tenant des propos différents du reste de la troupe, s'intègre mieux dans le groupe, car il parle en prenant davantage de précautions, n'assenant pas ses propos de façon trop abrupte. Misogyne est moins habile, ou moins délicat, et clame haut et fort son rejet des conventions pastorales et amoureuses. Personnage atypique, il suscite par ses propos le rire ou la colère, réactions qui entrent rarement en jeu dans la pastorale. On remarquera avec amusement l'opposition parfaite entre son nom et celui de Philandre : cette opposition sera également visible dans leurs actes et dans les opinions qu'ils exposent dans le cadre de leurs discours.

Face à la mélodie traditionnelle de l'amour éthéré, Belleforest fait entendre un contre-chant aux accents stoïciens : la raison doit prendre le pas sur la passion. Cependant, cette idée est affaiblie par la personnalité de l'un de ceux qui l'introduisent. Misogyne est, certes, un personnage intéressant et sympathique au lecteur, qui ne peut le confondre avec les autres, mais il ne renforce pas vraiment la crédibilité d'une thèse. Un élément nous montre toutefois que notre auteur attache un certain crédit aux idées défendues par ce personnage, qui est finalement une sorte de bouffon : il remporte la course opposant les amoureux et les indépendants, ce qui fait dire à Françoise Lavocat que Misogyne est un berger « au cœur et au pied légers »⁵⁸. Cette victoire laisse le lecteur dans l'expectative quant à l'opinion de Belleforest, et au message qu'il voulait transmettre, d'autant plus que les débats s'interrompent sans que l'un des deux partis ait pris le dessus sur l'autre.

Misogine s'aprestoit desia pour ne laisser Philarete sans responce, quand voicy Theophile [...], lequel dit a Philarete.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 220.

⁵⁸ F. LAVOCAT, *Arcadies malheureuses ; Aux origines du roman moderne*, p. 301.

C'est assez, ce me semble disputé, ne vaudroit il pas mieux acheuer la iournee en quelque autre exercice plus plaisant qu'a ouyr icy choses qui ne peuuent s'escouter sans donner mescontentement a quelle que ce soit des parties.⁵⁹

Les discussions s'interrompent donc, de manière un peu artificielle, et ne reprendront pas. Pourtant, on imagine mal des contradicteurs lancés dans une vive discussion s'interrompre tout à coup et s'adonner ensemble aux plaisirs de la danse et du chant. On constate donc, une fois de plus, que l'auteur d'un roman pastoral ne se soucie guère de « faire vrai ».

L'affaiblissement des références mythologiques

Si, comme nous l'avons vu, notre auteur puise de manière significative dans l'héritage de l'Antiquité, il utilise avec une relative parcimonie les éléments issus de la mythologie gréco-romaine. La présence des divinités se manifeste principalement dans le jeu de l'amour. Les bergers évoquent la possibilité d'offrir « vn plaisant sacrifice de deux pigeons masle & femelle a la Deesse Venus & un banquet a tout le voisinage »⁶⁰. On ne sait si les volatiles doivent, à l'instar de ceux de La Fontaine, s'aimer « d'amour tendre », mais on constate qu'à la partie rituelle s'ajoute une dimension festive purement humaine. De même, lorsqu'il s'agit d'adresser des remerciements à la déesse protectrice des récoltes, on assiste à des réjouissances :

Se leuerent comme d'un profond sommeil les bergiers tapis sur l'herbe & se prenans par la main pour dançer, commencerent la veille de la feste de la Deesse Ceres, luy gratifians & la remercians de ce que l'annee leur auoit esté heureuse en abondance de grains de toutes sortes.⁶¹

Les motivations des bergers sont diverses. Tous ne manifestent pas une grande piété lors de ces cérémonies. Ainsi, lorsqu'ils se réunissent au temple du « grand Dieu », l'auteur nous dit que tous ne sont pas venus pour la même raison :

⁵⁹ *La Pyrénée*, p. 229.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 92.

⁶¹ *Ibid.*, p. 21.

les uns pour le zele & ardente deuotion qu'ils auoient vers la maiesté qui auoit conservé & conseruait leurs maisons, terres & bestiail. Les autres moins religieux & plus gaillars pour y iouir de la presence de leurs amyes⁶².

Le peu d'intérêt manifesté par certains pâtres pour les cérémonies religieuses peut s'expliquer par l'absence de manifestation visible et concrète de la présence divine. Les visites au temple et autres sacrifices semblent s'apparenter davantage à des obligations rituelles qu'à des actions de grâces motivées par une aide apportée ponctuellement par quelque divinité tutélaire. Belleforest évoque Vénus pour l'amour, Cérès pour les récoltes, mais à aucun moment on ne voit ces déesses dans leurs œuvres. Les pâtres remercient les dieux de les avoir gardés de périls qui ne sont pas même évoqués dans le roman. On imagine mal comment pourraient survenir, dans ce pays de cocagne, des catastrophes susceptibles de mettre en danger les occupants : la nature est paisible et fertile. Certains pâtres semblent considérer que les choses vont d'elles-mêmes, et que les remerciements sont superflus. Toutefois, ces figures de bergers sceptiques sont à peine esquissées, l'atmosphère générale n'est pas à la remise en cause des rites.

De nombreuses références mythologiques émaillent pourtant le roman, mais elles ne sont, dans la plupart des cas, que des artifices du discours, consistant à comparer tel ou tel personnage à un héros mythique, voire à une divinité. Les comparaisons et les métaphores abondent, pour parler de « ces bergers Heroiques » :

Philandre n'aparoissoit rien moins que ce Nise compagnon d'Euriale tant celebré par le poëte Mantouan : Theophile & Florian vous eussent fait souuenir a les voir marcher, que c'eussent esté ceux qui iadis s'en reuenoient d'Elide avec la couronne des ieux olympiques sur la teste. Drion d'autre part portoit la mine d'un Hercule adextrant la jeunesse Gauloise aux armes [...]. Amato n'estoit rien moins que un Ajax, sauf qu'il auoit la teste mieux faite. Et Alexandre paroissoit un second Diomedé.⁶³

Par ailleurs, on trouve d'autres références mythologiques, tant dans les passages narratifs que dans les discours des bergers. Les noms et les exploits des personnages mythiques sont égrenés de manière parfois grandiloquente. On peut s'interroger sur l'utilité de ces références, qui semblent uniquement devoir illustrer le propos en lui ajoutant une dimension historique : Belleforest montre sa culture antique, et essaie

⁶² *Ibid.*, p. 36.

⁶³ *Ibid.*, p. 197.

certainement de donner à son ouvrage une dimension érudite. Il utilise des périphrases, des métaphores, mentionne « Mars, Cupidon, Pallas, le dieu forger »⁶⁴.

Insérées avec habileté, toutes ces incursions dans un univers mythique auraient pu donner au roman un éclairage supplémentaire, mêlant avec bonheur le temps imaginaire des bergers et le temps, tout aussi peu chronologique, des origines. Cependant, Belleforest ne leur a accordé qu'une place secondaire, sans pour autant les délaissier tout à fait. Elles ont donc un statut ambivalent, ne participant pas du déroulement de l'action principale, et sont « plaquées » au roman de manière assez maladroite. Le lecteur a ainsi parfois l'impression que l'auteur a voulu en intégrer autant que possible, comme si l'abondance de noms célèbres et la démonstration d'un savoir encyclopédique pouvaient contribuer à donner à son œuvre une légitimité et une envergure qu'il peinait à lui faire acquérir par ailleurs...

⁶⁴ *Ibid.*, p. 179.

II. Une entreprise de courtisan

La célébration des grands et la dimension patriotique

Alors que les références mythologiques peinent à trouver leur place dans une œuvre d'un genre nouveau, elles sont aussi utilisées pour exalter la grandeur de personnages influents. Belleforest sait que sa situation est fragile et que, pour durer, elle nécessite le recours à un discours élogieux qui flatte son lecteur haut placé. Il se livre aussi à des éloges funèbres, s'adressant à des personnages disparus.

Ainsi, évoquant Hercule à la faveur de la description d'une coupe de cristal, il revient sur la légende du demi-dieu qui

s'arresta en ces monts, espousant la gentille fille du roy des Pyreneens, d'ou est sortie la race sainte, & iadis tant estimee de ceux de la maison de Foix, qui depuis ont regy Bearn & Bigorre, & ont porté la couronne de Nauarre sur leur teste. Vous y verrez encor les aieux des illustres familles...⁶⁵

Il dresse ensuite une longue liste d'« excellens personnages », qui « enorgueillissent ce pays ». S'il dote d'une ascendance prestigieuse un certain nombre de familles des royaumes de France et de Navarre, ainsi que la maison royale de ce dernier territoire, il ne manque pas d'être pareillement élogieux avec le souverain français.

En 1571, alors que paraît *La Pyrénée*, le roi Charles IX est sur le trône, mais le pouvoir réel est exercé par sa mère, l'austère Catherine de Médicis. Cette dernière devient, sous la plume de notre auteur,

la grand, & excellente bergere a qui toute la France obeist, comme estant la mere & tutrice du principal pasteur de noz troupeaux⁶⁶.

On aborde donc, de manière sensible, des propos plus politiques. Ces derniers surviennent lors de la visite du temple du « grand Dieu » dont nous avons parlé précédemment. La visite de ce palais, étrange bâtiment où l'on peut admirer des

⁶⁵ *Ibid.*, p. 209.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 169.

tableaux, des statues, mais aussi les tombeaux d'hommes illustres, est en fait une longue digression qui ne fait nullement progresser l'intrigue amoureuse. Les activités des bergers sont, pour un temps, oubliées, et cèdent le pas à de riches descriptions qui servent de prétexte à des éloges appuyés. Par exemple, on peut lire sur un tombeau :

Cy gist celuy qui vif faisoit vivre la France / Et qui mort glorieux, a laissé un desir / De sa gloire à plusieurs [...].⁶⁷

De nombreux éléments, comme « ses armes toutes semées de ces lettres F. & L. »⁶⁸, nous indiquent qu'il s'agit du mausolée de François de Lorraine, duc de Guise, assassiné en 1563. Un peu plus loin, « un tombeau de Marbre noir tout peint de Chouettes, & Hiboux blancs »⁶⁹ retient l'attention des bergers, qui semblent un peu plus critiques à l'égard de l'homme qui repose sous cette sépulture. Florian évoque sa mauvaise réputation, mais Uranie lui répond en termes assez virulents :

Si les heroz ne faisoient iamais que bien, & ne s'amusoient qu'a complaire a leur peuple, encore seroit il impossible de plaire a tous, & d'euter la haine de ceste beste a plusieurs testes, laquelle ne cognoist autre raison que celle qui est peinte en l'aveuglement de sa fantasia.⁷⁰

Sans nier les erreurs de ce personnage, notre auteur fait porter à son personnage un jugement cruel sur le peuple, qualifié quelques lignes plus loin de « sotté populace ». Ces propos ne laissent pas de surprendre le lecteur : des bergers ne font-ils pas partie, en principe, du peuple ? De plus, Belleforest n'est-il pas issu du peuple, même si sa famille était certainement relativement aisée ? Il semble avoir adopté un langage susceptible de plaire dans les hautes sphères, près du siège du pouvoir. Quant au personnage dont le tombeau a suscité ces réflexions, il s'agit certainement d'Anne de Montmorency, personnage qui a joué un rôle éminent, à l'instar de François de Guise, auprès de la famille royale et n'aurait été que peu apprécié de la population.

On trouve, dans les pages suivantes, des hommages appuyés à des personnages célèbres, disparus peu d'années avant la publication de *La Pyrénée*. On voit ainsi le tombeau de Paul de La Barthe, seigneur de Thermes, qui fut Gouverneur de Paris,

⁶⁷ *Ibid.*, p. 156.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 157.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 166.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 168.

ce grand de Termes ton voisin lequel n'a laissé coing de l'Europe, ou il n'aye fait sentir l'effort inuincible de son bras ou la sagesse de son cerveau, & accortise de son esprit⁷¹,

ou celui de Pierre d'Aussun, compagnon d'armes du duc de Guise :

L'ornement de Bigorre gist / En ce cercueil, & son esprit / Chargé d'ennuy
monta aux cieux / Ou a present il vit joyeux, / Et d'Aussun la memoire vole, /
Depuis l'vn iusqu'a l'autre pole.⁷²

Parmi ces mausolées, l'un d'eux est particulièrement intéressant : celui d'Antoine de Bourbon, père du futur Henri IV. Belleforest nous décrit un tombeau imposant, richement orné, où une inscription révèle l'identité de « ce bon Roy Nauarroys ».

Notre auteur chante ainsi les louanges de grands hommes de France. On peut déceler dans cette démarche la volonté de s'attirer les bonnes grâces du pouvoir : les grands hommes d'état apprécient toujours d'avoir auprès d'eux un homme de lettres qui sache mettre en évidence la gloire nationale. Les modèles de Belleforest en sont la parfaite illustration : Virgile fut le chantre de la splendeur augustéenne et Ronsard avait déjà entrepris, lors de la parution de *La Pyrénée*, de rédiger *La Franciade*, poème épique tout entier dédié à la grandeur de la France. Peut-être le Commingeois essaie-t-il, à une échelle moindre, de se livrer à un exercice du même genre. Si tel est le cas, l'ouvrage est maladroit car, s'il vante quelque peu les mérites de la mère du roi, il désigne ce dernier par la périphrase « le Pan de France »⁷³. L'image n'est guère heureuse : en effet, s'il est protecteur des bergers, ce dieu est surtout affublé de pieds de bouc et de cornes ; il est par ailleurs intimement associé à la tradition orphique, or Belleforest parle avec peu de sympathie de « ce grand eceruillé d'Orfée »⁷⁴, « miserable poëte de Thrace »⁷⁵. De plus, notre auteur utilise une périphrase du même goût, « le grand Pan de Bigorre »⁷⁶, pour désigner Henri de Navarre, le futur Henri IV. Outre l'inexactitude de la formule (le roi de Navarre est béarnais, et non bigourdan), on peut se demander si le rapprochement qu'elle implique entre les deux souverains est de bon ton, dans un contexte aussi troublé. D'autre part, l'entreprise d'édification d'un monument à la gloire de la France est peu

⁷¹ *Ibid.*, p. 171.

⁷² *Ibid.*, pp. 177-178.

⁷³ *Ibid.*, p. 168.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 226.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 227.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 122.

habile : notre auteur vante les mérites d'hommes qui, pour valeureux qu'ils eussent été, sont tous disparus. Or, un ouvrage exaltant la grandeur d'une nation ne peut s'appuyer uniquement sur des faits passés et des individus qui ne sont plus de ce monde.

Par ailleurs, en optant pour le roman pastoral, genre paisible s'il en est, Belleforest a peut-être souhaité représenter un monde serein, où les divergences d'opinion s'estompent rapidement devant la nécessité de ne pas laisser filer le temps et, avec lui, la possibilité de se retrouver pour profiter d'instantanés joyeux. On se souvient de l'intervention de Théophile, qui souhaitait mettre un terme au débat de ses compagnons ; il leur fait voir qu'il serait préférable de ne pas passer le reste du jour en des discussions qui n'apportent rien, sinon le mécontentement.

Vous voyez qu'il s'en va tard, & que desia les collines proches nous commencent charger de leur ombre aannonceuse de la nuict prochaine.⁷⁷

L'intention de notre auteur est peut-être de faire sentir à ceux qu'occupent les guerres de Religion que le temps passe, tandis qu'ils se déchirent. La France est un pays qui possède les ressources nécessaires pour devenir une sorte d'Arcadie ancrée dans la réalité, pourvu que les bergers qui l'occupent cessent d'attiser les braises de la discorde. Les métaphores qui associent Catherine de Médicis à une bergère et son fils au dieu Pan viennent conforter l'idée que la France de 1571 est une *Pyrénée* qui s'ignore. Bien sûr, les questions qui l'occupent sont d'ordre théologique, alors que les bergers ne se soucient que d'amour. La digression que constitue la visite du temple vient ancrer le roman pastoral dans la réalité d'une époque. L'ancrage n'est cependant que partiel, car il ne se fait que sur une trentaine de pages, et, surtout, il va à l'encontre de ce qui fait l'essence même du roman pastoral : une temporalité qui lui est propre. En effet, on peut dater le décès de chacun des illustres personnages dont les bergers admirent les tombeaux, et l'on sait que *La Pyrénée* a été publiée en 1571. On peut donc estimer, de manière approximative, le moment où se déroule l'action du roman. Or, nous avons souligné l'absence totale de réalisme et de vérité historique de ce dernier. Cette intrusion de la réalité dans un monde fictionnel préservé des « misères de ce temps » est tout à fait maladroite, voire malvenue.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 229.

Le roman pastoral est un vase clos, un petit monde à part, qui a son fonctionnement propre. Ouvrir ses portes au monde réel, même à des fins pacifistes ou patriotiques, est une erreur, car ces deux univers sont régis par des règles différentes, qui n'ont que peu d'éléments en commun.

Un parti pris catholique

Alors que certains écrivains et penseurs refusent prudemment de prendre parti lors des guerres de Religion, François de Belleforest n'hésite pas à s'engager fortement aux côtés du roi dans le camp catholique. Il signe, en 1572, deux sonnets qui figureront sur le dernier feuillet du *Chant d'allégresse sur la mort de Gaspar de Colligny, jadis Amiral de France*, de Jean Le Masle⁷⁸.

La Pyrénée n'offre pas, *a priori*, la possibilité de montrer un engagement ferme en faveur de la religion catholique ou d'aborder des questions d'ordre théologique. En effet, les bergers sont des païens, qui plus est polythéistes. Ils se livrent à des cérémonies en l'honneur de tel ou tel dieu, dansant notamment une « carole & solennelle & heureuse »⁷⁹ pour honorer Cérès : aux yeux des catholiques fervents, cette danse pourrait s'apparenter à une ronde sabbatique. La notion de sorcellerie n'a pas encore totalement disparu au XVI^e siècle, malgré les progrès de la connaissance : « châtier l'hérétique » est un credo qui fait florès.

Derrière l'image exotique d'une religion polythéiste et de ses rites, on peut trouver, dans le roman de Belleforest, quelques traces de son engagement dans le camp catholique. Ainsi, s'il évoque les pas de danse esquissés « la veille de la feste de la Deesse Ceres », il ne décrit pas cette fête, non plus que la cérémonie qui se déroule dans le temple en l'honneur du « grand Dieu » (« ie surseray d'en faire le discours »). On constate donc que l'écrivain catholique ne se laisse pas aller à imaginer des cérémonies païennes, ni à en faire le récit à ses lecteurs. Sans doute peut-on y voir la marque d'une certaine réprobation. Par ailleurs, ce « grand Dieu », qui n'est pas nommé autrement, est surprenant : faut-il y voir la figure de Jupiter/Zeus, le plus grand de tous les dieux, ou bien

⁷⁸ Paris, Nicolas Chesneau, 1572.

⁷⁹ *La Pyrénée*, p. 21.

celle de Pan, le dieu protecteur des bergers et de leurs troupeaux ? La question paraît difficile à trancher. Cette idée d'un dieu supérieur, sinon suprême, n'est pas sans évoquer la religion catholique, d'autant que certains propos accentuent la ressemblance : par exemple, Florian dit « Car ie prens Dieu a tesmoin que... »⁸⁰.

De plus, lors de la visite du temple, les bergers contemplant les tombeaux de grands hommes, qui ont contribué au prestige de la France. Or, les disparus mentionnés sont tous catholiques. Notre auteur présente donc la sépulture de fervents défenseurs du catholicisme près d'un lieu où se déroulent des cérémonies en l'honneur de ce « grand Dieu ». Deux interprétations s'offrent au lecteur : soit Belleforest commet délibérément un sacrilège, soit il suggère que ce dieu n'est autre que celui des catholiques. Nous avons vu ci-avant qu'un léger glissement avait été opéré de la pastorale innocente vers un ouvrage de courtisan, voire de patriote : il est possible que s'ajoute à cela, en filigrane, la volonté de défendre une religion qui participe de l'idée que l'on peut se faire de sa patrie.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 106.

III. Le premier maillon français de la chaîne

Un ouvrage inachevé ?

La Pyrénée est, ainsi que nous l'avons mentionné précédemment, le premier roman pastoral en langue française. L'auteur va « défricher » un terrain qui n'a jamais été cultivé ; la difficulté de son entreprise se trouve donc redoublée par le fait qu'il est précurseur. Les codes de la littérature pastorale sont établis depuis l'Antiquité et, même s'ils ne l'étaient pas, Belleforest ne se prétend pas théoricien du genre.

L'un des principaux objectifs poursuivis par les hommes du XVI^e siècle a été de sortir de l'obscurité du Moyen-Âge. Malgré tous leurs efforts, l'apport de plusieurs siècles ne s'efface pas en quelques années. On trouve, dans *La Pyrénée*, la trace d'une certaine tradition médiévale. Les bergers sont tous beaux, de corps et d'esprit. Ils rivalisent d'habileté dans la composition et l'interprétation de poèmes et de chansons, ce qui n'est pas sans rappeler les Jeux Floraux, bien qu'il n'y ait pas de concours à proprement parler. Les épreuves sportives dans lesquelles ils s'affrontent sont les héritières des tournois ; d'ailleurs, eux-mêmes sont les dignes descendants des chevaliers, puisqu'ils savent allier les vertus guerrières et amoureuses, en se montrant tout à la fois braves et courtois. Les amours pastorales évoquent irrésistiblement l'amour courtois, et les propos de Philarète, les discours d'un chevalier à sa belle.

Puis que ma vie vient de vous / Et que deux vies sont en une / Si ie meurs par
vostre courroux / Ceste mort sera commune.⁸¹

Les chansons des pâtres, accompagnées par des instruments, rappellent la tradition des troubadours et les complaintes amoureuses de Bernard de Ventadour.

Belleforest revendique même parfois cette filiation médiévale. Ainsi, lorsque les bergers se trouvent devant une forêt, il fait dire à Galatée :

Sur mon ame ie pense que ceste forest cy soit celle, que les anciens Romans de
la table ronde ont apellé la forest des aduentures, veu que depuis que nous y

⁸¹ *Ibid.*, p. 84.

sommes venus garder, & paistre noz bestes, il ne s'est passé iour que ne nous y soit aduenu quelque nouveauté estrange⁸².

Ainsi, dans un siècle qui tente d'innover par l'imitation, notre auteur ne s'affranchit pas de l'héritage médiéval. Il conserve certaines de ses caractéristiques, voire les cultive, ce qui nous montre que *La Pyrénée* est une œuvre complexe. Cette complexité conduit certainement l'auteur à des approximations ou à des imperfections. La structure d'ensemble est bien celle du roman pastoral, mais à cela viennent s'ajouter de nombreuses ramifications qui rendent difficile une marche harmonieuse. En effet, Belleforest souhaite donner à son œuvre une coloration personnelle (le choix des Pyrénées n'est sans doute pas anodin), mais aussi une portée nationale, en faisant l'éloge des grands et en soutenant implicitement le catholicisme et l'unité de la France. Il tente de faire siens des éléments issus de la tradition antique, ou bien venus d'Italie et d'Espagne. Tous ces paramètres se mêlent, se répondent, mais peuvent aussi se contredire. Michel Simonin juge que cette pastorale est « bavarde et secrète »⁸³. Bavarde, car elle ouvre des pistes nombreuses, sur lesquelles elle s'engage sans les suivre jusqu'au bout : ainsi, l'intrigue amoureuse tourne court. Secrète, car elle recèle peut-être des indices qui échappent à notre conscience de lecteurs du XXI^e siècle. Pour sa part, Jules Marsan estime que *La Pyrénée* est un roman « désordonné et de marche indécise »⁸⁴. Il est vrai que l'organisation du roman manque de clarté : il est constitué d'un entrelacs de fils divers : réflexions d'ordre philosophique sur l'amour, expression de sentiments, références plus ou moins savantes, compliments, etc.

Belleforest hésite à prendre telle ou telle direction. Dans un roman bien bref, il tente de faire coexister des éléments qui n'ont, *a priori*, pas grand-chose en commun. Outre le fait que l'habileté et la subtilité lui font parfois défaut, la forme restreinte de son ouvrage le dessert nettement. S'il avait donné à sa pastorale de l'ampleur, peut-être aurait-il pu aborder de manière plus évidente, en ménageant des transitions et en travaillant la forme, des questions qu'il ne fait qu'effleurer ou des éléments qu'il traite sous forme de digressions, en les intégrant de force dans son récit. La fin même de la deuxième journée manque de subtilité : le lecteur ne comprend pas vraiment les raisons

⁸² *Ibid.*, p. 115.

⁸³ M. SIMONIN, *op. cit.*, p. 120.

⁸⁴ J. MARSAN, *La Pastorale dramatique en France à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*, p. 164.

du départ de Philarète, alors que tout semble lui sourire. Certes, il soupire, mais c'est « ainsi que coutumièrement il faisait »⁸⁵. Belleforest semble surtout pressé d'achever un ouvrage qu'il ne maîtrise pas tout à fait. Sans doute peut-on considérer que *La Pyrénée* est un ouvrage inachevé ; mais s'il est inachevé, c'est qu'il a échappé à son auteur dès les premières pages. Les idées sont là, mais aucune d'elles n'aboutit. C'est un ouvrage prometteur, en ce sens qu'il laisse entrevoir bien des possibilités, dont certaines sont très modernes pour l'époque : l'esquisse de caractéristiques des héros romanesques, par exemple, est tout à fait nouvelle, mais encore bien trop superficielle. Les fruits ne sont pas à la hauteur de la promesse des fleurs...

Belleforest et ses successeurs

Dans l'introduction à son édition de *La Pyrénée*, Maxime Gaume écrit que « Belleforest a indiqué les thèmes que devait développer la pastorale française pour acquérir l'originalité qui lui était nécessaire : régionalisme et couleur locale, approfondissement de l'analyse psychologique, truculence d'un personnage qui refuse d'adhérer à la doctrine néo-platonicienne de l'amour. Honoré d'Urfé, seul, fera son profit de cette leçon ». Il est vrai que *L'Astrée* est aujourd'hui à peu près le seul roman pastoral français dont le nom ait survécu dans la mémoire collective. D'Urfé a réussi là où Belleforest a échoué, en donnant à sa pastorale un souffle et une envergure qui font défaut à *La Pyrénée*. Cette dernière est trop brève pour donner la pleine mesure de ses possibilités. Par ailleurs, le contexte de sa publication n'a certainement pas joué en sa faveur : la Paix de Saint-Germain a été éphémère, et l'œuvre paraissait trop innocente pour conserver de l'intérêt. De plus, le prestige relatif dont jouissait Belleforest s'est amoindri, lorsque sont apparues des critiques sur ses compétences de cosmographe et d'historiographe. Déchu de ses fonctions, notre auteur s'est trouvé, en quelque sorte, en disgrâce aux yeux de l'opinion. Enfin, ses prises de position dans le conflit opposant catholiques et protestants lui ont valu des inimitiés durables. En plus d'être prise dans le tourbillon de ces années troublées, *La Pyrénée* ne possédait pas les qualités suffisantes pour attirer l'attention d'un public, même restreint, et s'est donc retrouvée à figurer dans

⁸⁵ *La Pyrénée*, p. 241.

la bibliographie de son auteur, au même titre que bien d'autres ouvrages à peu près complètement tombés dans l'oubli.

Honoré d'Urfé a certainement lu la pastorale de Belleforest. Il a su saisir les éléments essentiels de cette œuvre, et se débarrasser du superflu, de sorte que son ouvrage puisse plaire aux lecteurs de son temps. On connaît la passion du XVII^e siècle pour les romans-fleuves, comme ceux de Madeleine de Scudéry. D'Urfé a donc déployé son récit sur plusieurs livres. Naturellement, cela n'exclut pas certaines longueurs : l'intrigue du roman pastoral, bien qu'enrichie d'analyses psychologiques et de personnages plus marqués, reste assez mince et ne s'éloigne pas des questions amoureuses. Par ailleurs, *L'Astrée* a la chance de rencontrer très rapidement un public qui lui sera tout acquis : les adeptes de ce mouvement de pensée caractéristique du XVII^e siècle que l'on nommera « préciosité ». Le roman de D'Urfé, au même titre qu'*Artamène ou le grand Cyrus*, devient un de leurs ouvrages de référence. Il connaîtra un succès considérable dans toute l'Europe. Peut-être le plus grand tort de *La Pyrénée* est-il d'être arrivé trop tôt, dans une période où les esprits n'étaient pas prêts à la recevoir...

Partie III

-

UN ROMAN PYRÉNÉEN

I. Un décor original

Réalité géographique ?

Belleforest a vu le jour en 1530, dans le comté de Comminges, probablement à Samatan, dans l'actuel département du Gers. Il évoque, dès les premières pages de son livre, la Save – ou Sabe – de son enfance, « ornement du pays Comingeois, & fille de Pyrene »⁸⁶. Avec un brin d'orgueil, il écrit que

doucement elle m'a esleué, mignardement chery, songneusement enseigné, & hautement honoré avec le los qui me fait cognoistre par toute France.

Notre auteur cite de nombreux toponymes de sa région pour situer l'action de son roman. Les cours d'eau sont particulièrement mis en évidence. Ainsi, lorsqu'il évoque les visites que se rendent les bergers :

aussi eux s'entrevisitans de lieu en autre & dressans leurs ieux ores sur les bordz de la grande mere Garonne, tantost sur le Gers, une autre fois sur Baise, souuent pres de la Sabe [...] & quelque-fois allans visiter la Dou, & le Gaue⁸⁷.

Les bords des fleuves servent de repères géographiques. Ils semblent être les lieux de rendez-vous favoris des bergers. Maxime Gaume voit dans *la Dou* « un affluent du Bandiat en amont de Jarvelhac » ; il nous semble plus pertinent de considérer qu'il s'agit de l'Adour, ce que confirmerait la prononciation gasconne du nom de ce fleuve et qui semble cohérent avec la suite du texte : en effet, les bergers se retrouvent près des bains de Bagnères, ville arrosée par l'Adour.

Belleforest cite ensuite plusieurs provinces du Sud-Ouest : « Cominge, Armagnac, [...] Landes, Bearn, & Bigorre ». Il mentionne aussi, au fil de son texte, quelques villes et villages qui existent encore de nos jours, sous une orthographe à peine modifiée. Toutefois, il demeure imprécis dans la situation des lieux qu'il évoque : son histoire est volontairement inscrite dans un cadre bien défini, qui suscite de manière assez évidente des réminiscences juvéniles chez un auteur que son parcours a conduit à Paris, mais la

⁸⁶ *Ibid.*, p. 3.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 6.

réalité géographique, difficilement contestable, ne doit pas prendre le pas sur la fiction. Il reste donc relativement évasif sur le parcours de ses bergers.

Ainsi, Belleforest utilise largement les noms géographiques de sa région natale pour bâtir le décor de sa comédie pastorale – une région en fait très agrandie, dominée par la chaîne montagneuse qui doit son nom à la nymphe Pyrène et qui donne son titre à la pastorale. La fiction s'inscrit donc bien dans la réalité d'une géographie.

Une frontière ou un lien ?

Dans sa manière de désigner les Pyrénées, notre auteur fait souvent référence à l'idée de séparation : « nos monts sacrez diuisans la Gaule d'avec les Espagnes »⁸⁸, « les monts partissans l'Espagne d'avec la Gascoigne »⁸⁹... L'Espagne fait partie, au XVI^e siècle, du territoire des Habsbourg, descendants de Charles Quint, le plus farouche adversaire de François I^{er}. On regarde donc toujours avec méfiance au-delà des Pyrénées.

Cette méfiance n'empêche pas un certain nombre d'échanges, d'autant que l'Espagne connaît une période faste, que l'Histoire retiendra sous le nom de *Siècle d'Or* : le rayonnement intellectuel, culturel et artistique du pays est alors très important. Ainsi, nous avons mentionné que Belleforest s'inspire de la *Diane*, ou de Garcilaso de la Vega, preuve que les idées et les œuvres circulent, en dépit d'un contexte politique assez tendu. Notre auteur ne cache pas son inclination pour l'Espagne. Il va jusqu'à introduire dans son petit roman un personnage espagnol.

Ce pasteur auoit à nom Amato, sorty des vallons Biscains, & cogneu tant en Gascogne qu'en Espagne pour un des plus accords, & gentil qu'on eust peu trouver en tous les pays voisins.⁹⁰

Il s'agit donc d'un berger originaire de Biscaye, province basque espagnole. Il est, comme ses compagnons français, paré de qualités physiques et morales importantes. L'irruption d'un personnage espagnol dans la pastorale, en plus de constituer un hommage supplémentaire à Montemayor, révèle que la montagne, si elle est une

⁸⁸ *Ibid.*, p. 1.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 7.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 15.

séparation physique, n'empêche nullement la circulation : elle est perméable et l'obstacle qu'elle constitue peut aisément être franchi.

Pour autant, nous voyons que Belleforest la tient en haute estime : il parle d'elle comme de « ceste sacrée montaigne »⁹¹. L'adjectif « sacré » revient d'ailleurs à plusieurs reprises sous sa plume lorsqu'il est question des Pyrénées. La montagne est sacrée, car elle est en quelque sorte inaccessible : elle peut se franchir, mais elle ne se domine pas. Elle est encore, au XVI^e siècle, un lieu effrayant, synonyme de rudesse et de sauvagerie. Rudesse du climat, tout d'abord, mais aussi rudesse de ses habitants. Quant à la sauvagerie, elle est la caractéristique des animaux et des hommes qui peuplent les monts, dans l'imaginaire populaire. L'appropriation de la montagne se fera peu à peu, à mesure que s'effectuera, dans l'esprit collectif, une forme de désacralisation.

Une nouvelle Arcadie

En intitulant sa pastorale *La Pyrénée*, François de Belleforest ne désigne pas exactement le lieu dans lequel vont évoluer ses bergers. Ces derniers sont des gentilshommes campagnards, qui ne s'aventurent sur les hauteurs que pour chasser. La chaîne des Pyrénées constitue plutôt la ligne d'horizon du paysage, l'arrière-plan du décor. Elle constitue en tout cas un formidable terrain de chasse :

Les pasteurs bien-nez [...] ne se soucient en plein midy, & à l'ardeur du Soleil de courir par les monts, se lançans par les pentes des rochers [...] pour y poursuiure, & l'Ours, & le Loup, le Cheureuil, & le fuyard Isar, & autres bestes de proye⁹².

Au début du roman, Belleforest insiste sur l'aspect hostile du milieu naturel pour mettre en valeur la valeur de ses bergers, dont les talents de chasseurs remplacent les traditionnelles qualités guerrières :

L'Hiuer n'y a froidure, neige, ny glaçon, qui les puisse destourner avec ceste indisposition de temps d'aller assaillir le Pleuuier, Ramier & Perengle, ny quelque espece d'oiseaux que telle saison nous apporte.

⁹¹ *Ibid.*, p. 2.

⁹² *Ibid.*, p. 4.

Notre auteur utilise les Pyrénées comme un substitut de la traditionnelle Arcadie. Il faut donc leur donner une légitimité historique ou mythique, afin de leur permettre de rivaliser avec leur illustre modèle. Nous avons déjà évoqué l'explication que donne le Commingeois : il fait référence à l'histoire d'amour entre Hercule et Pyrène qui est, selon lui, la seule hypothèse satisfaisante. On touche là à un des paradoxes de *La Pyrénée* : en même temps qu'il donne à ces montagnes une ascendance plus que noble, Belleforest manifeste un désir évident de couleur locale, comme nous le montrent les différents toponymes qu'il mentionne.

L'Arcadie est un lieu idéal, accueillant, où il fait bon vivre. L'image des Pyrénées que donne ce roman doit être au diapason.

Et Dieu sçait si les gentilles Nymphes laissent les demy-dieux seuls à courir apres la proye, si ores elles ne les devancent sur le mont attendans le plaisir de voir l'Isar, ou Chamois accrocher ses cornes retortillees en quelque rocher tendant à quelque grand precipice⁹³.

On s'attend à voir surgir Artémis, armée de son arc, dans cette description qui suggère l'immensité des espaces, le vertige des paysages. Les bergers se réunissent « sur l'herbe verte & molle pres d'un cler ruisseau tout entouré de Sapins, Erables, & Pins », dominés par « les blanches croupes des monts voisins »⁹⁴, baignés de soleil.

diray-ie que le soleil ne regarde point plus longuement partie quelle que ce soit des Gaules que celle qui est auoisinée de ce sacré mont⁹⁵.

Belleforest brosse, par petites touches successives, un tableau coloré et harmonieux. Cependant, l'imagination du lecteur est mise à rude épreuve, car les descriptions sont minimalistes, et de nombreux détails manquent pour se représenter clairement les montagnes de la pastorale.

⁹³ *Ibid.*, p. 5.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 2.

II. Des indices autobiographiques

Comme un retour (à la terre natale)

Nous possédons peu d'éléments de la biographie de François de Belleforest. Ses origines familiales sont assez obscures. La Croix du Maine et Du Verdier affirment qu'il est « sorti d'honnêtes Parens, & iceux gens de bien & de marque, quoique fort dénués des biens de fortune ». Il quitte rapidement le Comminges qui l'a vu naître et où il a été nourri, pour faire des études. Dans sa jeunesse, il voyage dans le Sud-Ouest. Il est à Paris en 1557, où il rencontre notamment Dorat et Ronsard à qui il rend hommage dans *La Pyrénée*, les qualifiant respectivement de « Pindare Limosin » et « Homere Vendomois ».

Il semblerait qu'il ne soit jamais revenu vers les Pyrénées, jusqu'à sa mort en 1583. Ce petit roman pastoral lui offre donc la possibilité d'un retour imaginaire vers la terre qui l'a vu naître. Dans sa préface à Jean de Villevault, il déclare que cet ouvrage est gai, voire « trop gay, eu esgard au front sourcilleux de mon ordinaire Muse ». Le voyage vers les origines semble donc être une perspective heureuse. Il est de bon ton, à l'époque, pour un homme de lettres, de se montrer attaché à sa terre natale. Cet attachement peut se manifester de diverses manières et aller jusqu'à la création d'une sorte de « mythe des origines ». Joachim Du Bellay, par exemple, se souviendra avec lyrisme de son Anjou natal, de son « petit Liré » et de « la douceur angevine ». François de Belleforest n'ira pas jusqu'à évoquer avec regret les lieux qui ont bercé sa jeunesse. On l'imagine mal, alors qu'il se félicite d'être connu « par toute France », parler du « clos de ma pauvre maison »... Néanmoins, il affiche ses origines en ajoutant l'épithète « Comingeois » à son nom ; mais il faut dire que le Prince des poètes avait ouvert la voie en la matière, en signant ses œuvres « Pierre de Ronsard Vendômois ».

Tout d'abord, il semble évident que le choix du lieu où se déroule l'action principale n'est pas innocent. Belleforest choisit les Pyrénées pour les liens qui l'unissent à cette montagne, pour le morceau d'Histoire qu'ils ont en commun. On pourrait s'interroger ensuite sur la nature du *je* de l'énonciateur de *La Pyrénée*. Les premières

pages du roman semblent empreintes de sincérité, et la tonalité générale dénote une certaine satisfaction de toucher du doigt des souvenirs de jeunesse :

Car s'il est ainsi que l'air, & la nourriture puissent, comme ils font, quelque cas pour l'adresse & du corps & des inclinations de l'esprit en l'homme, ie ne voy rien en cartier Comingeois qui ne porte marque d'excellence : entant que l'air y est libre, subtil et serain, & les corps repeuz de cette subtilité, & temperez de telle serenité, ne faut s'estonner s'ils sont fort adextres, & propres au trauail, & les esprits dociles, gais & de bonne & gaillarde apprehension⁹⁶.

Le style est un peu grandiloquent, et l'on peut se demander si l'auteur ne mentionne pas l'excellence dans le seul but d'afficher sa grandeur. Le retour aux sources ne paraît pas uniquement motivé par le désir de retrouver un passé et des lieux chéris : il semblerait que la volonté de l'auteur de forger sa propre légende entre aussi en jeu.

Philarète ou Belleforest

Parmi les nombreux personnages de *La Pyrénée*, Philarète a un rôle particulier. À l'instar des autres bergers, il est extrêmement beau :

Or quoy que ce berger apparust [...] deffiguré, si est-ce que qui regardoit de pres & ententiement la proportion de ses membres, lineamens de son corps, & trait de visage, il voyoit aisément que nature n'auoit rien oublié à l'anoblir de ses tresors les plus rares, ains l'auoit accomply de ce que un Forestier & demy-dieu champestre sçauroit souhaiter⁹⁷.

À cela s'ajoutent d'évidentes qualités morales, ainsi que des talents d'artiste et d'amoureux ; il a été « esleué noblement, nourry en grandeur & iadis chery des deesses »⁹⁸. Notre auteur retrace son parcours à travers le Sud-Ouest, puis à la capitale. Il lui fait rencontrer Ronsard, Dorat, Belleau...

il eut l'heur de voir le grand & renommé Terpandre Vendosmois, aux vers duquel il puyza le miel & douceur de ses chants : y frequenta le subtil & illustre

⁹⁶ *Ibid.*, p. 3.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 21.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 24.

Pindare Doré : duquel s'esioit tout le pays Limosin : il cogneut l'honneur du Perche Remy le gentil bouvier⁹⁹.

Il nous révèle que ce berger « seruit la Marguerite comme la prime & souueraine de toutes les fleurs »¹⁰⁰. Or, lui-même a souvent prétendu avoir rencontré Marguerite de Navarre, au château de Nérac. Rien n'atteste toutefois que cette rencontre ait eu lieu. Philarète rencontre ensuite Galatée, qui le suit dans son retour vers les Pyrénées.

Où se situe la frontière entre autobiographie et fiction ? Des indices nous montrent que Belleforest se dissimule quelque peu derrière Philarète. Toutefois, le *je* du narrateur, qui apparaît parfois, n'est pas celui de Philarète, et l'énonciation est trop dense, trop confuse, pour que l'on parvienne à démêler toujours avec précision l'identité des personnages que recouvre ce *je*. Il semblerait que le narrateur ouvre le roman, avant de céder le pas au berger qui, le moment venu, amènera l'ensemble vers sa conclusion, laquelle reviendra au narrateur. Philarète a un parcours qui présente de nombreuses similitudes avec celui de François de Belleforest : ainsi, lorsqu'il apparaît pour la première fois, « deffiguré », ne représente-t-il pas l'auteur fatigué par les travaux qui l'occupent, désireux de se délasser dans un univers propice à la rêverie et au repos ? De même, lorsque Philarète, sujet à de sombres prémonitions, entre « soudainement en l'espesseur du boys »¹⁰¹, disparaissant aux yeux de tous, on peut penser qu'il s'agit de la représentation allégorique du retour au premier plan de l'auteur ou, à tout le moins, du narrateur dont les traits se confondent avec ceux de Belleforest. C'est d'ailleurs lui qui met un terme à la deuxième journée, et donc au roman tout entier, comme s'il s'était, le temps de deux journées, dissimulé derrière un masque, afin que le lecteur ne puisse démêler l'autobiographie et la fiction.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 22.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 179.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 242.

III. Des Pyrénées fantasmées ?

Le locus amoenus revisité

Lorsque paraît *La Pyrénée*, Belleforest a quitté sa région natale depuis près de trois décennies. Pour peindre une montagne qu'il a perdue de vue, il va donc se fonder sur des souvenirs d'enfance, des réminiscences fugitives. Le regard populaire sur les Pyrénées, et sur toutes les montagnes, va l'influencer. Ainsi, les premières pages du roman voient évoquées « les grotesques profondes, & hideuses »¹⁰² qui servent de repaire aux bêtes sauvages, ainsi que « [l']aspreté de la solitude des monts »¹⁰³. Belleforest cherche sans doute à rassurer son lecteur, en posant un cadre qui lui est familier.

Les descriptions montagnardes des premières pages s'estompent rapidement, et le roman se déroule dans un lieu idéal tout à fait conventionnel. En effet, hormis quelques rappels passagers de l'existence des montagnes, on ne trouve guère de traces d'originalité dans le choix des lieux : le temple et la forêt, par exemple, se retrouvent dans de nombreuses pastorales. Belleforest semble avoir saisi la nécessité du recours à une certaine « couleur locale », mais cette dernière n'apparaît clairement que dans les premières pages, qui semblent annoncer un roman résolument ancré dans les montagnes. Les personnages sont présentés comme des chasseurs ayant l'habitude de gravir les sommets ; la chaîne des Pyrénées semble appelée à jouer un rôle autre que celui de paravent. Mais on assiste à un affaiblissement progressif de l'image montagnarde, qui se trouve diluée dans la convention pastorale. Les chasseurs deviennent des bergers ordinaires, qui ne se déplacent que de plaines en vallées, sans prendre de la hauteur à la poursuite des isards ou d'autre gibier. La faune pyrénéenne, assez longuement décrite au départ, disparaît tout à fait. D'ailleurs, lorsqu'il est question du mode de vie des bergers, et notamment de leur nourriture, il n'est question que de « fromage, noix, châtaignes, pommes, & poires »¹⁰⁴, et pas du tout des éventuels

¹⁰² *Ibid.*, p. 4.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 68.

produits de la chasse. Quant aux Pyrénées, elles perdent de leur intérêt à mesure que les descriptions deviennent purement topiques ; le cadre, le paysage, n'influent en rien sur le déroulement de l'histoire. Une fois de plus, on constate que Belleforest n'a pas exploité tout le champ des possibles qui s'offrait à lui.

Belleforest cosmographe ?

Il serait vain de vouloir faire une lecture scientifique de *La Pyrénée*. François de Belleforest place son roman au pied des montagnes, mais il ne livre de ces dernières qu'une description tronquée, peu précise, et ne leur accorde que peu d'intérêt. Les éléments géographiques qu'il donne à son lecteur permettent d'ancrer cette pastorale dans un univers bien réel, sans pour autant qu'il soit possible de retrouver sur une carte le cheminement exact des bergers : les indications sont trop peu précises.

De plus, la description des montagnes prend appui sur des souvenirs vieux de quelques décennies qui sont donc, de ce fait, nécessairement imprécis ou incomplets. Pour pallier les défaillances de sa mémoire, notre auteur n'hésite pas à recourir à son imagination ou à la pensée commune. *La Pyrénée*, bien qu'elle comporte des éléments issus de la réalité ou de la vie de son auteur, est donc une pure fiction. Pourtant, l'incipit donne au lecteur l'impression que l'auteur a saisi la nécessité de donner à son ouvrage les apparences de la réalité. Mais l'univers pastoral prend rapidement le dessus, et les Pyrénées reculent, jusqu'à n'être plus qu'une vague forme que les échanges entre les bergers feraient presque oublier.

Conclusion

C'est donc avec une œuvre complexe que débute le pan français de l'Histoire du roman pastoral. François de Belleforest tente de réunir dans *La Pyrénée* des éléments hérités de plusieurs de ses prédécesseurs. Il donne à son ouvrage la structure d'une pastorale narrative : les bergers qu'il met en scène évoluent dans un cadre bucolique, chantent et parlent d'amour, lorsqu'ils ne se livrent pas à des cérémonies religieuses ou à des compétitions sportives.

Notre auteur émaille son texte de nombreuses références, tant littéraires que mythologiques, à l'Antiquité gréco-romaine. Les réflexions sur l'amour, les jeux sportifs et les joutes poétiques témoignent d'une vision idyllique de la société, où les oppositions donneraient le jour à une saine émulation, plutôt qu'à la destruction et au carnage. Le roman pastoral propose donc la représentation d'un certain âge d'or, qui s'oppose de manière évidente à l'âge de fer et aux périodes troublées que traverse la France en ces années de guerres de Religion.

Dans ce petit roman, Belleforest se révèle aussi un homme curieux de son temps. Il fait éclater le cadre étroit de la bergerie traditionnelle, ouvrant les portes de son roman à des questions politiques ou religieuses. Ainsi, en même temps qu'il introduit un genre nouveau dans le paysage littéraire français, il participe de sa déconstruction et de sa modernisation. L'entreprise est ambitieuse, et sans doute est-elle imparfaite. *La Pyrénée* est une œuvre brève, que son auteur ne parvient pas à unifier.

Tout en se voulant l'héritier d'une tradition, qu'il reprend à son compte, le Commingeois élargit les possibilités de la pastorale. L'intrigue amoureuse qu'il échafaude ouvre ainsi la voie à la pastorale dramatique, davantage fondée sur l'action, qui connaîtra un grand succès au XVII^e siècle. Par ailleurs, tandis que certains de ses contemporains, comme Ronsard et D'Aubigné, publient des ouvrages aux accents parfois durs pour exprimer leur sentiment, Belleforest choisit d'affirmer sa préférence pour le camp catholique et son désir de voir l'unité restaurée par l'écriture d'un roman léger, qui souligne combien la vie peut être douce lorsque l'on renonce à se déchirer. Il célèbre de

grands défenseurs du catholicisme et essaie de s'attirer les bonnes grâces de personnages influents, en se livrant à une entreprise de courtisan.

Cet ouvrage est unique dans l'œuvre de notre auteur, qui ne s'essaiera plus au roman pastoral. Il est également remarquable, car c'est la première pastorale en langue française. Or, il est rare que les premiers pas soient de franches réussites ; du fait d'une certaine hésitation, tous les éléments ne sont pas aboutis. Belleforest aura eu le mérite de mettre en évidence des pistes, sur la voie du romanesque, qui seront reprises par ses successeurs, D'Urfé étant celui qui y réussira avec le plus d'éclat.

Enfin, l'innovation principale de Belleforest aura été le choix des Pyrénées pour mettre en scène sa pastorale. Au XVI^e siècle, la montagne fait peur, et les auteurs ne se sont pas risqués à l'aborder. Seule, Marguerite de Navarre, dont le royaume s'étendait à ses pieds, lui a consacré quelques pages. Bien sûr, on est loin de la conception romantique et contemplative des Pyrénées du XIX^e siècle, mais notre auteur évoque, dans un entrelacs subtil de confidence et d'invention, les montagnes qui l'ont vu naître. On peut néanmoins regretter que la pastorale ait fait quelque peu oublier, du fait de ses nombreuses règles, l'image de la montagne.

Indéniablement, la Renaissance est une période de transition. Le XVI^e siècle va redécouvrir des textes, des auteurs, des genres et, peu à peu, se les approprier. Le Moyen-Âge appartient désormais au passé, bien que son influence soit tout de même parfois sensible, et l'éclat du siècle suivant est encore en gestation. C'est dans cette époque intermédiaire qu'est née *La Pyrénée*. Dans sa préface, François de Belleforest parle d'elle comme d'un « mont Pyrenéen ». Quoi de plus solide qu'une montagne ? On se prend alors à songer aux vers de Du Bellay déplorant la « mondaine inconstance » :

Ce qui est ferme, est par le temps détruit,
Et ce qui fuit, au temps fait résistance.

Or, si *La Pyrénée* n'a pas été détruite, elle a été largement oubliée, alors que ces pages un peu naïves portent en elles bien des promesses.

Bibliographie

SOMMAIRE

1. Texte de référence
2. Autres textes littéraires
3. Autour de François de Belleforest
4. Autour de *La Pyrénée*
5. Autour du roman pastoral
6. Autour des Pyrénées
7. Ouvrages usuels de langue et littérature du XVI^e siècle

1. Texte de référence

- BELLEFOREST, François de, *La Pyrénée*, Paris, Gervais Mallot, 1571. Réédition in *La Pastorale amoureuse ; La Pyrénée*, introductions, notes et index de Maxime GAUME, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1980. 413 pages.

2. Autres textes littéraires (classement chronologique)

- THÉOCRITE, *Idylles*, III^e siècle avant notre ère. Texte établi et traduit par Philippe-Ernest LEGRAND, revu et annoté par Françoise FRAZIER. Paris, Les Belles-Lettres, 2009. 254 pages.

Le plus ancien vestige de littérature pastorale en notre possession. Derrière un décor apparemment réaliste, on perçoit un mélange entre art et nature, où interviennent également les sentiments des personnages. Souvent relu au fil des siècles, Théocrite sera un modèle pour de nombreux auteurs.

- LONGUS, *Pastorales : Daphnis et Chloé*, II^e ou III^e siècle de notre ère. Traduit par Jacques AMYOT en 1559. Texte établi et traduit par Jean-René VIEILLEFOND, Collection des Universités de France, Paris, Les Belles-Lettres, 1987, réédition 2002. 166 pages.

Aux origines du roman pastoral. L'œuvre de Longus est le premier modèle du genre. Deux jeunes bergers, épris l'un de l'autre, voient leur amour contrarié par un certain nombre de péripéties. Mais, évidemment, tout finira bien... Au-delà de l'action, plutôt mince bien que plus développée que dans nombre d'autres romans pastoraux, le véritable intérêt de l'œuvre réside dans l'éducation sentimentale de ces jeunes gens.

- SANNAZAR, Jacques, *L'Arcadie*, 1502. Édition de Jean-Claude TERNAUX, traduction de Jean MARTIN (1544), Reims, Presses Universitaires, Publication du Centre de Recherche sur la Transmission des Modèles Littéraires et Esthétiques, 2003. 200 pages.

- MONTEMAYOR, Jorge de, *Les 7 livres de Diane*, 1559. Première traduction française de Nicolas Colin (1578). Traduction de l'espagnol, notes et introduction d'Anne CAYUELA, Paris, Honoré Champion, 1999. 271 pages.

Les deux principales sources d'inspiration de Belleforest : l'un est italien, l'autre, espagnol. L'œuvre de Montemayor est un roman pastoral assez conventionnel, où l'action est quasi-absente et où la part des sentiments entre les bergers est très importante. *L'Arcadie* est davantage un itinéraire spirituel que l'on a parfois rapproché de la *Consolation de Philosophie* de Boèce ou des *Confessions* de Saint Augustin ; le décor est pourtant celui d'un pays imaginaire et idéal, où les personnages sont des bergers. Comme dans *La Pyrénée*, on peut y déceler certaines traces autobiographiques.

- BELLEAU, Rémy, *Œuvres poétiques IV, La Bergerie divisée en une première et seconde journée*, 1572. Édition critique par Guy DEMERSON et Maurice-F. VERDIER, Paris, Honoré Champion, 2001. 417 pages.

Une autre manière d'aborder le genre pastoral, par un contemporain de François de Belleforest.

- GARROS, Jean de, *Pastourade Gasconne sur la mort deu magnific è poudérous Anric, quart deu nom, rey de France è de Nauarre*, 1611. Traduction et nouvelle édition d'Alcée DURRIEUX, Auch, G. Foix, 1896. 125 pages.

Ouvrage pastoral, en langue gasconne, d'un auteur du XVII^e siècle : local et pastoral.

- URFÉ, Honoré d', *L'Astrée*, 1607 à 1627. Nouvelle édition publiée sous les auspices de la *Diana* par Hugues VAGANAY, préface de Louis MERCIER. Genève, Slatkine Reprints, 1966. Cinq volumes, respectivement de 492, 569, 714, 807 et 561 pages.

Le roman pastoral français par excellence, reconnu comme le plus abouti.

3. Autour de François de Belleforest

- COLLETET, Guillaume, *Vies des poètes gascons*, édition de Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, Genève, Slatkine Reprints, 1970 (réimpression de l'édition de Paris, 1866). 149 pages.

Au XVII^e siècle, Guillaume Colletet entreprend de rédiger la biographie de nombreux auteurs, bordelais, périgourdins, gascons. Il aborde la vie de François de Belleforest dans son opus sur les poètes originaires de Gascogne. Cependant, on considèrera ses propos avec prudence, car il ne fut pas exactement contemporain de ceux dont il retrace l'existence. On peut parfois s'interroger sur la rigueur dont il fait preuve dans ses recherches. Ainsi, on peut relever des différences sensibles entre son travail et celui de Michel Simonin, mentionné ci-après. Dans la mesure où la recherche actuelle a vocation à l'objectivité, voire à l'exactitude, peut-être préférera-t-on ajouter foi aux informations que nous apportent Michel Simonin ou Georges Soubeille.

Toutefois, l'ouvrage de Colletet n'est pas dénué d'intérêt, car on peut constater qu'il n'accorde que quelques lignes à *La Pyrénée*. Le peu de faveur dont jouit ce roman n'est donc pas un élément récent.

- SIMONIN, Michel, *Vivre de sa plume au XVI^e siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992. 330 pages.

Cette étude, principalement biographique, permet de replacer *La Pyrénée* dans la carrière de Belleforest et de mesurer l'étendue de celle-ci.

Michel Simonin se livre à une étude minutieuse des sources qui nous permettent de connaître cet auteur, en soulignant de manière systématique les éléments qui demeurent incertains. Ce travail fondateur permet d'apprécier la singularité de Belleforest et la place particulière qu'occupe *La Pyrénée* dans son œuvre : « L'homme a gagné les moyens de se pencher sur son passé ; des amis l'y encourageant ; d'intéresser les autres à son aventure : comment ne pas voir dans cette bouffée de lyrisme, fugitive, la récompense que l'on s'octroie, le repos que l'on s'accorde d'un plus grand travail ? », p. 118.

La chronologie, retracée de manière précise, mêle les éléments de la vie personnelle de l'auteur et ses écrits : connaître la vie d'un auteur, son parcours, ne peut qu'ajouter de la justesse et de la précision à l'étude de ses œuvres.

- SOUBEILLE, Georges, « Portrait d'un forçat des Lettres, François de Belleforest (1530-1583) », in « Palladio Magistro ; Mélanges Jean Soubiran », *Pallas, revue d'études antiques*, No 59 (Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002), pp. 371-378.

Cet article retrace la vie de Belleforest, ainsi que le fait Michel Simonin, mais de manière plus succincte et plus abordable. Les étapes marquantes de l'existence de notre auteur sont, bien sûr, toutes mentionnées, mais l'on peut mesurer que toute biographie est nécessairement porteuse d'une certaine subjectivité : Georges Soubeille n'insiste pas sur les mêmes points que Michel Simonin, les éléments qu'ils considèrent comme étant de première importance ne sont pas les mêmes. Ces différences sont intéressantes, car elles permettent d'avoir plusieurs regards sur une même vie, sur les mêmes textes, sur un même auteur. C'est d'autant plus précieux dans le cas de François de Belleforest que les textes à son sujet ne sont pas très nombreux.

Il est de nouveau question dans cette petite biographie de *La Pyrénée* comme d'une « œuvre à part », qui « n'a pas livré tous ses mystères », p. 376.

- DEBOFLE, Pierre, *François de Belleforest (1530-1583) : un écrivain de Samatan au siècle de l'humanisme et des guerres de religion*, Samatan, Association « Autour de François de Belleforest », 1995. 224 pages.

Directeur des archives départementales du Gers, Pierre Debofle signe une étude biographique détaillée, d'un accès sans doute plus aisé que celle de Michel Simonin. Il insiste en particulier sur les origines de l'écrivain, sur son ancrage dans le Sud-Ouest. Il s'est livré à un examen minutieux des extraits d'état civil et des actes notariés encore disponibles à notre époque, ce qui permet l'établissement de jalons solides et précieux car la datation en est, souvent, certaine.

Pierre Debofle est l'auteur d'un certain nombre d'études régionalistes, historiques et littéraires. Il a notamment écrit sur François de Belleforest,

l'ouvrage que nous mentionnons ici, bien sûr, mais aussi quelques articles, dans diverses revues scientifiques du Gers ou des Hautes-Pyrénées.

- DEBOFLE, Pierre, « François de Belleforest et les Pyrénées », in *Bulletin de la Société Ramond*, 1995, pp. 29-44.

Cet article, clair et bien documenté, s'attache davantage au regard d'un Belleforest plus ou moins scientifique, dans la *Cosmographie universelle*, qu'à l'image des Pyrénées dans le petit roman auquel elles ont donné leur nom. La visée de l'auteur est essentiellement régionaliste, et non littéraire (la Société Ramond est une association qui regroupe des personnes intéressées par le pyrénéisme ou, plus largement, par des questions scientifiques ou culturelles autour de la chaîne des Pyrénées).

Cependant, l'auteur traite d'une « évocation poétique et littéraire » dans un passage qui n'est pas dénué d'intérêt, même s'il est relativement succinct et consiste essentiellement en la citation d'extraits du roman.

4. Autour de *La Pyrénée*

- COLLINS WEITZ, Margaret, « François de Belleforest's *La Pyrénée* : The First French Pastoral Novel », in *Renaissance Quarterly*, Vol. 31, No. 3 (Autumn, 1978), pp. 322-330.

Article précieux, car il s'agit de la seule étude complète sur *La Pyrénée* dont nous disposons. En moins d'une dizaine de pages, son auteur aborde divers aspects du roman, de l'auteur, du contexte d'écriture, de la réception de l'œuvre. Évidemment, cela ne saurait constituer une étude complète, mais des pistes intéressantes sont abordées, dont certaines méritent sans doute d'être approfondies au cours de notre travail, bien que celui-ci n'ait pas davantage vocation à l'exhaustivité.

Il est amusant – ou navrant, c'est selon – de constater qu'un roman français, fût-il ancien, n'a inspiré qu'une critique américaine, pour un article en anglais... L'auteur souligne d'ailleurs « the limited attention that *La Pyrénée* has received », p. 323, ce qui explique le caractère succinct de notre bibliographie.

- ALVADO, Hervé, « De la Save à l'Olympe : géographie et mythologie dans *La Pyrénée* de Belleforest », *Mémoires et Actualités des Pays de Gascogne*, Actes du 53^e congrès de la Fédération Historique de Midi-Pyrénées, Auch, Société Archéologique du Gers, 2002, p. 555.

L'auteur de cet article se livre principalement à une étude assez précise des toponymes et hydronymes présents dans le roman. Cet examen apporte un éclairage littéraire relativement limité : sa visée est avant tout d'établir le cadre géographique précis. Quant aux références mythologiques, elles sont abordées dans le cadre d'une démarche qui est davantage historique que littéraire.

Cependant, l'exhaustivité de cette étude présente un intérêt certain. L'auteur se livre à des recensements qui permettent de dégager quelques caractéristiques importantes de l'œuvre de Belleforest, voire des chiffres précis, qui offrent la possibilité d'éviter l'étape fastidieuse du décompte systématique des occurrences de certains toponymes.

5. Autour du roman pastoral

- *Actes du colloque sur « Le genre pastoral en Europe du XV^{ème} au XVII^{ème} siècle »* (Saint-Étienne, 28 septembre – 1^{er} octobre 1978), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1980. 374 pages.

Aucune communication ne correspond tout à fait à notre sujet, cependant toutes permettent de mesurer, de la Renaissance à l'âge classique, l'évolution d'un genre qui nous intéresse, d'un pays à l'autre. S'il n'y est pas fait mention de Belleforest, les sources de ce dernier sont assez largement évoquées : l'*Arcadie* de Sannazar, la *Diane* de Montemayor, les *Églogues* de Garcilaso de la Vega, en particulier. De plus, il est consacré une assez large part à ses successeurs, notamment à Honoré d'Urfé.

Sans être exhaustif, on pourra retenir certaines communications :

- DE ROBERTIS, Domenico, « Aspects de la formation du genre pastoral en Italie au XV^{ème} siècle », pp. 7 – 14.
- PONTE, Giovanni, « Perspectives de la littérature de sujet pastoral au XV^{ème} siècle en Italie », pp. 15-23.
- GRANGE, André, « Le langage des gestes et des attitudes dans la pastorale romanesque aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles », pp. 183-191.
- YON, Bernard, « Sens et valeur de la symbolique pastorale dans *L'Astrée* », pp. 199-205.

Par ailleurs, outre leur contenu scientifique, ces actes offrent de nombreuses indications bibliographiques, tout à fait précieuses.

- FONTENELLE, Bernard Le Bouyer de, « Discours sur la nature de l'églogue » (première édition en 1688), in *Œuvres complètes 2*. Édition scientifique d'Alain NIDERST. Paris, Fayard, 1991. 439 pages.

Théoricien et lui-même auteur de poésies pastorales, Fontenelle affirme sa conception de cette littérature : selon lui, le naturel n'a aucune espèce d'importance, de même que les sentiments, et seule compte « l'intelligence ». Visiblement marqué par l'esprit précieux, il voue Théocrite aux gémonies, s'insurgeant contre sa « grossièreté », et note un léger mieux dans l'œuvre de Virgile, qui a « fait ses bergers plus polis et plus agréables ».

Il affirme que « la poésie pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossière que le naturel », et ce précepte semble avoir guidé de nombreux auteurs. La littérature pastorale s'efforcera de peindre un idéal, plutôt qu'une réalité.

Le traité de Fontenelle est riche d'enseignements, bien qu'il ne mentionne pas Belleforest. Il passe en revue les principaux auteurs qui ont marqué la littérature pastorale depuis l'Antiquité, ainsi que ses contemporains (dont certains sont tout à fait tombés dans l'oubli). Ses jugements sont souvent très tranchés, assez peu objectifs, mais ils reflètent le goût d'une époque.

- GERHARDT, Mia Irene, *Essai d'analyse littéraire de la pastorale dans les littératures italienne, espagnole et française*, Utrecht, Hes Publishers, 1975. 317 pages.

Le « tiers français » de cet ouvrage va nous intéresser principalement. Il n'y est fait mention à François de Belleforest que de manière allusive, et au sujet de *La Pastorale amoureuse*, qui plus est. Toutefois, malgré une bibliographie plutôt indigente, cet ouvrage soulève certaines questions intéressantes, notamment « qu'est-ce que le genre pastoral ? », p. 21. L'auteur essaie d'y apporter une réponse, d'abord assez large (« une œuvre pastorale a pour personnages principaux des bergers et les présente, dans leur vie, leurs paroles, leurs actes, leurs sentiments, tels qu'ils ne sont pas en réalité. », p. 22), qu'elle tente de préciser au cours de son étude, insistant notamment sur « l'absurdité pastorale », « l'anti-réalisme qui est son trait dominant », p. 300.

Si le choix des textes peut sembler réducteur, en regard d'autres ouvrages, certaines analyses ne sont pas dénuées d'intérêt, ni de finesse. Seulement, il conviendra de nuancer certaines affirmations, comme dans nombre d'ouvrages critiques anciens, ou à tout le moins de les recevoir avec prudence.

- HULUBEI, Alice, *L'Églogue en France au XVI^e siècle ; Époque des Valois (1515-1589)*, Paris, Droz, 1938. 794 pages.

Si ce travail ne correspond pas tout à fait notre sujet, puisque l'on peut, peu ou prou, désigner par « églogue » tout poème d'inspiration bucolique, il nous a paru opportun de citer Alice Hulubei. Elle distingue notamment de manière assez pertinente *bucolique*, *pastorale* et *bergerie*. Son travail permet ainsi d'envisager clairement les différents aspects de ce que l'on regroupe trop souvent hâtivement sous l'appellation de « genre pastoral ».

Sa thèse est riche, mais touffue, et la bibliographie plutôt maigrelette n'offre guère de perspectives de lecture(s). Les références antiques sont assez nombreuses, de Théocrite à Virgile. Toutefois, ainsi que le laissait présager le titre de son ouvrage, l'auteur exclut de son travail « toute composition du genre roman », p. XIV, ce que nous ne pouvons, à titre personnel, que regretter.

- LAVOCAT, Françoise, *Arcadies malheureuses ; Aux origines du roman moderne*, Paris, Honoré Champion, 1998. 535 pages.

Ouvrage de référence pour qui étudie une pastorale dramatique. Françoise Lavocat explique, d'une plume aisée, les changements qui s'opèrent à la Renaissance dans le roman pastoral : « L'intrigue amoureuse et la célébration des grands a pris le pas sur l'initiation poétique et l'éloge des poètes. », p. 299.

Cette étude très fouillée passe en revue l'essentiel des romans pastoraux italiens, espagnols et français, en proposant d'intéressantes pistes de réflexion. On peut la comparer à celle de Jules Marsan, à ceci près qu'elle est plus récente, que son plan est plus élaboré et que les méthodes appliquées sont davantage conformes à ce que l'on attend d'un travail de recherche à l'heure actuelle : neutralité et objectivité, autant qu'il se peut.

- LAVOCAT, Françoise, « Le temps des bergers », in *Tempus in fabula ; Topoi de la temporalité narrative dans la fiction d'Ancien Régime*, Actes du XVIII^e colloque international de la Société d'analyse de la topique romanesque (SATOR) tenu à l'Université de Calgary, Canada, du 5 au 7 juillet 2004. Textes réunis par Daniel MAHER. Québec, Publications de l'Université Laval, 2006, pp. 113-126.

Avec clarté, cet article développe la question de la temporalité dans le roman pastoral (aussi appelé « pastorale narrative »). Autant que le lieu, le temps est un élément qui, dans ce type d'œuvres littéraires, n'a pas vocation à être réaliste. S'il ne s'agit pas du temps mythique, coupé de toute réalité et de tout déroulement, ce temps n'est pas davantage le temps historique. Pourtant, les bergers évoquent souvent un passé meilleur (une sorte d'âge d'or perdu) et un futur riche de promesses. Françoise Lavocat évoque un « temps dégradé ».

Cette question du temps lui permet d'aborder d'autres éléments importants de la pastorale narrative, par exemple les lieux qui lui servent de cadre, ou les activités des bergers qu'elle voit évoluer.

- LAVOCAT, Françoise, « Jeux pastoraux : allégorie et fiction », in *Le roman français au XVI^e siècle, ou le renouveau d'un genre dans le contexte européen*, sous la direction de Michèle Clément et Pascale Mounier, Presses Universitaires de Strasbourg, 2005, pp. 145-159.

Cet article, qui met en perspective les différents romans pastoraux français, permet de saisir l'évolution de ces œuvres. En particulier, il souligne que l'on parlera de « pastorale narrative » pour les romans en prose du XVI^e siècle, comme *La Pyrénée*, tandis que ceux du XVII^e pourront être qualifiés de « pastorale dramatique », grâce au développement de l'intrigue principale et des actions qui viennent graviter autour de ce point central.

Françoise Lavocat rend à *La Pyrénée* un statut qui lui a souvent été refusé, celui de roman pastoral à part entière.

- MARSAN, Jules, *La Pastorale dramatique en France à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1969 (réimpression de l'édition de Paris, 1905). 524 pages.

Dans cet ouvrage un peu ancien, Jules Marsan pose les jalons de l'évolution du genre pastoral à la Renaissance, d'Italie en France, en passant par l'Espagne. Il évoque *La Pyrénée*, principalement en raison des influences étrangères que l'on y perçoit : Sannazar, et surtout Montemayor. Son travail est construit selon un plan chronologique aisé à suivre, avec une bibliographie assez riche et complète – mais datant de 1905.

L'auteur porte un jugement sévère sur le roman que nous étudions, « désordonné et de marche indécise », p. 164. Il estime que « Belleforest, habitué à des entreprises de librairie plus pénibles, toujours à la poursuite de l'argent ou de la faveur royale, prend plaisir [...] à se délasser ainsi de ses travaux acharnés et à glisser dans une intrigue légère de mélancoliques souvenirs. », *loc. cit.* Cependant, l'ouvrage de Marsan demeure une source majeure, si l'on excepte la dimension subjective et excessive de certains jugements, fruits, sans doute, d'une époque où la critique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

6. Autour des Pyrénées

- DESCHAMPS, Lucienne, « L'image des Pyrénées dans la littérature latine », in *Actes du XXXVI^{ème} congrès de l'APLAES (Pau, 23-25 mai 2003)*, Pau, 2004, pp. 101-113.

La communication de Lucienne Deschamps permet de mesurer l'évolution de la perception des Pyrénées entre l'Antiquité et la Renaissance, à tout le moins dans la littérature.

Cette chaîne de montagnes fascinait déjà, mais « la plupart du temps l'évocation des Pyrénées se fait dans un contexte où leur image est liée à la notion d'éloignement extrême, de rudesse du point de vue du relief ou du climat, de sauvagerie et de danger » (p. 103). La vision du XVI^{ème} siècle est assez semblable, et il peut être intéressant de comparer ressemblances et différences, en mettant en perspective le travail de Lucienne Deschamps et les références antiques qu'elle convoque, et l'œuvre de Belleforest.

Par ailleurs, l'auteur aborde les diverses hypothèses relatives à l'étymologie du nom « Pyrénées », ce qui constitue un préalable utile, ou à tout le moins un passage non dénué d'intérêt, pour qui étudie *La Pyrénée*...

- CARRIÈRE-PRIGNITZ, Gisèle, DUCHÉ-GAVET, Véronique & LANDEROUIN, Yves, *Les Pyrénées, une frontière ?*, Paris, L'Harmattan, 2005. 313 pages.

François de Belleforest désigne les Pyrénées de diverses manières dans son œuvre : « nos monts sacrez divisans la Gaule d'avec les Espagnes », p. 1, « les monts partissans l'Espagne d'avec la Gascoigne », p. 7... Souvent, il semble considérer la chaîne comme un élément de séparation. Mais elle peut aussi se révéler un lien, un trait d'union entre deux nations qui, bien qu'ayant des singularités marquées, ont plus d'un point commun.

L'objet d'étude de cet ouvrage collectif se situe au-delà de la seule littérature : l'art, la géographie, l'histoire, le droit, la sociologie, sont notamment interrogés. L'examen de ces diverses études ne peut qu'éclairer notre travail, car, même si *La Pyrénée* ne présente pas un intérêt scientifique, le regard de l'écrivain sur les Pyrénées est nécessairement présent, et il pourra être fructueux de mettre en perspective sa conception de ces montagnes et celles que présente l'ouvrage que nous mentionnons ici.

- BRIFFAUD, Serge, *Naissance d'un paysage ; La montagne pyrénéenne à la croisée des regards (XVI^e-XIX^e siècle)*, Tarbes, Association Guillaume Mauran, Archives des Hautes-Pyrénées, & Toulouse, C.I.M.A.-C.N.R.S., Université de Toulouse II, 1994. 622 pages.

Cette thèse de Doctorat en Histoire est une étude précise de l'évolution de la conception des Pyrénées, dans des domaines variés. Serge Briffaud montre qu'elles sont bien plus qu'une frontière. Il revient avec justesse sur la peur que la montagne a longtemps générée, avant une appropriation progressive du domaine montagnard par les hommes, par intérêt géographique ou spirituel ou bien pour ses vertus médicinales. Il s'attache également à mettre en lumière ce qu'il appelle « l'artialisation » progressive de ces lieux, c'est-à-dire leur métamorphose progressive, à tout le moins dans l'imaginaire des hommes, au moyen de la littérature et d'autres arts.

Et si Serge Briffaud ne cite Belleforest qu'en tant que cosmographe, son ouvrage nous est tout de même précieux, notamment pour la clarté avec laquelle il expose l'image des Pyrénées à la Renaissance et l'évolution de cette image, évolution à laquelle François de Belleforest participa sans doute, même si ce fut de manière modeste et désormais tombée dans l'oubli.

7. Ouvrages usuels de langue et littérature du XVI^e siècle

- HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, Champion puis Didier, 1925-1967. Sept tomes, respectivement de 720, 800, 800, 800, 800, 800 et 533 pages.
- GRENTE, Georges, *Dictionnaire des lettres françaises : le XVI^e siècle*, édition revue et mise à jour par Michel SIMONIN, Paris, Fayard, 2001. 1217 pages.
- GREIMAS, Algirdas Julien & KEANE, Teresa Mary, *Dictionnaire du Moyen Français : La Renaissance*, Paris, Larousse, 1992. 668 pages.
- AULOTTE, Robert, *Précis de littérature française du XVI^e siècle ; La Renaissance*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991. 458 pages.
- Collectif, *Histoire de la littérature française du XVI^e siècle*, deuxième édition actualisée, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004. 351 pages.

Table des matières

Remerciements.....	4
Avertissement au lecteur.....	5
Sommaire.....	6
Introduction.....	7
PARTIE I	
-	
UN ROMAN TRADITIONNEL.....	10
I.GENÈSE DE L'ŒUVRE.....	11
Contexte de publication.....	11
Une œuvre de dimension modeste.....	12
II.UN ROMAN « SOUS INFLUENCE(S) ».....	15
La force de l'imitation.....	15
Des traces antiques.....	16
L'héritage de Sannazar et Montemayor.....	19
III.RESPECT DES CODES DU GENRE.....	22
Le cadre bucolique.....	22
Des personnages stéréotypés.....	24
Une intrigue mince.....	27
PARTIE II	
-	
UN ROMAN NOUVEAU.....	29
I.LES SINGULARITÉS DE LA PYRÉNÉE.....	30
Un ouvrage unique dans l'œuvre de son auteur.....	30
L'appropriation des topoi.....	31
L'affaiblissement des références mythologiques.....	34
II.UNE ENTREPRISE DE COURTISAN.....	37
La célébration des grands et la dimension patriotique.....	37
Un parti pris catholique.....	41
III.LE PREMIER MAILLON FRANÇAIS DE LA CHAÎNE.....	43
Un ouvrage inachevé ?.....	43
Belleforest et ses successeurs.....	45
PARTIE III	
-	
UN ROMAN PYRÉNÉEN.....	47
I.UN DÉCOR ORIGINAL.....	48
Réalité géographique ?.....	48
Une frontière ou un lien ?.....	49
Une nouvelle Arcadie.....	50
II.DES INDICES AUTOBIOGRAPHIQUES.....	52
Comme un retour (à la terre natale).....	52
Philarète ou Belleforest.....	53
III.DES PYRÉNÉES FANTASMÉES ?.....	55
Le locus amoenus revisité.....	55
Belleforest cosmographe ?.....	56
Conclusion.....	57
Bibliographie.....	59
Table des matières.....	68

